






(tome I seul) →

Introduction intéressante pour le Roman et chose rare à l'époque, contre W. Scott !

# LES JUMEAUX DE PARIS.

*Ouvrage du même Auteur.*

Le Prisonnier, 3 vol. in-12...... 9 fr.

# LES JUMEAUX

# DE PARIS,

PAR RABAN.

TOME PREMIER.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS.

DABO JEUNE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRE-DES-ARCS, N. 53.

1828.

DE L'IMPRIMERIE DE C. THUAU,
rue du Cloître Saint-Benoît n° 4.

# PRÉFACE,

*Avant-propos, Discours préliminaire, ou tout ce qu'on voudra; qu'on lira ou qu'on ne lira pas, ce sera encore comme on voudra, quant à moi, ce m'est parfaitement égal.*

---

C'EST encore moi, ami lecteur, j'arrive avec mon petit roman en trois volumes in-12, format de rigueur, et nombre de tomes voulus par mon libraire pour que ce ne soit ni trop long, ni trop court; car vous saurez que l'on ne lit pas les romans en un volume, à moins que quelques grandes

dames ne les donne comme siens, après les avoir fait lire vingt fois dans différens cercles, pour les quelles vingt lectures il a fallu la supplier beaucoup à chacune d'elles; et il a fallu la supplier bien plus encore pour obtenir une chose qu'elle désirait, c'est à dire pour l'imprimer.

Il est convenu aussi que l'on ne lit pas un roman quant il en a six, c'est beaucoup trop long, à moins cependant que le baronnet Walter Scott ne nous l'envoie d'Écosse. Oh! alors, vous concevez que vous devez vous sa-

crifier pour avaler en baillant les longues descriptions de costumes et de sites, les éternelles conversations qui peuvent être bien piquantes pour un Écossais, mais qui, je le crois, n'ont rien de bien attrayant pour un Français; après cette longue et ennuyeuse lecture, n'allez pas dire que sir Scott vous a mortellement ennuyé, une femme charmante à laquelle vous vous adressez vous dira : « Ah! Monsieur, quel blasphème, vous êtes bien heureux que je sois la seule qui vous ait entendu; vous seriez perdu de réputation, si vous

répétiez à un autre ce que vous venez de me dire. » Eh bien! mon cher lecteur, la femme charmante qui vous parle a baillé autant et peut-être plus que vous ; mais la mode. Vous souvient-il de cette dame qui, sortant d'une séance académique, dit à une de ses amies : « Ah! ma chère, c'était charmant, on y a parlé de poupée. » Il avait été question d'épopée ; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, la mode voulait qu'on allât à l'Académie; quelques dames n'y concevaient pas grand'chose, mais qu'importe, c'était la mode.

Il en est de même de sir Scott, beaucoup de dames s'extasient sans rien comprendre. Cependant nous leur devons la justice de dire qu'elles n'ont pas lu le dernier qu'a publié cet auteur, à la vérité il a neuf volumes, et nous avons vu avec plaisir qu'il restait en France un peu d'esprit national.

Il est encore un auteur dont on lit bien un long ouvrage, c'est l'aimable auteur de *Léonide*, l'auteur des dames et leur enfant gâté; ajoutons que la fraîcheur de ses tableaux, la touche forte et belle de ses caractères, lui assurent le

premier rang parmi nos romanciers; lisez-le, celui-là, Mesdames, et vous m'en direz des bonnes nouvelles.

« Au fait, au fait, où voulez-vous en venir? » C'est juste, que m'importe, à moi, mince auteur, le mérite de tel ou tel, tout cela me regarde-t-il. Pour en revenir à moi, car je crois vous avoir dit que c'était encore moi; je vais vous conter en secret que mon libraire jugea, lorsque je lui portai ce manuscrit, qu'une préface était nécessaire, et que moi, qui avais même fait des poste-face, je

ne pouvais me dispenser d'en mettre une en tête; aussitôt, voulant le contenter, et c'est très-important et très-difficile pour un auteur de contenter son libraire, ces Messieurs sont si difficiles, j'ai pris ma plume, j'allais vous parler de mes productions précédentes, réclamer votre indulgence pour une œuvre précipitée, etc., etc., etc., et cinquante etc., quand il me vint à l'idée que peut-être vous ne liriez pas ce travail, dans lequel j'aurais fait entrer une foule de fleurs de rhétorique; je me suis alors arrêté pour mettre en ba-

lance mon mérite et celui des malheureux que le sort a fait auteurs; je me suis trouvé bien léger en comparaison de certains de ces Messieurs; mais, réfléchissant à l'accueil que vous avez fait à plusieurs de mes ouvrages, et notamment au PRISONNIER (1), j'ai repris courage, et ma préface se trouve terminée tout en convenant avec vous, si vous l'avez lue, que voilà ce qui s'appelle parler pour ne rien dire.

(1) *Le Prisonnier*, 3 vol. in-12, prix : 9 fr., chez DABO jeune, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs n° 33.

LES

# JUMEAUX DE PARIS.

## CHAPITRE PREMIER.

Désolation. — Consolation. — Bonheur.

« Mon Dieu ! que me veut-on ?

— Madame, je suis bien fâché de vous éveiller ; mais c'est la faute de votre notaire, qui insiste pour vous parler sur-le-champ.

— Dites-lui qu'il revienne.

— C'est aussi le conseil que je lui ai donné d'abord ; mais il ne paraît pas

disposé à le suivre : ce qu'il a à vous dire est d'une telle importance....

— Mais vous savez que je ne suis jamais visible avant une heure, ou deux heures après midi.

—Je le sais bien, Madame ; mais...

—Allons, faites entrer, et vous serez cause que je serai toute la journée d'une humeur massacrante... car, Germain, voyez à quoi vous m'exposez : je vous le demande, une femme comme moi doit-elle recevoir à onze heures et demie ? et dans son lit encore !

—Madame, .... votre notaire n'est pas....

—Je sais bien que la visite d'un notaire est sans conséquence ; mais

enfin si un autre se présentait vous en feriez tout autant. Germain, que cela ne vous arrive plus....

— Enfin, mon cher monsieur Bonnefoi, je veux bien, pour être toujours aimable avec vous, ne pas vous gronder pour m'avoir fait réveiller lorsque tout le monde comme il faut dort encore, et vous ne devez mon extrême condescendance qu'au grand empire que vous avez sur mon caractère, et surtout à la grande amitié que j'ai pour vous.

—Madame, ce que j'ai à vous communiquer est d'une telle importance....

—Vous êtes toujours comme cela, monsieur Bonnefoi, vous mettez de

l'importance à tout, et je suis sûre que dans ce moment vous en mettez à une minutie.

—Vous même, Madame, vous allez me juger. Je sors de chez milord Brackley, et aussitôt la funeste catastrophe, je me suis hâté de venir.

—Quelle catastrophe?

—Hier au soir, en sortant de l'Opéra, où vous n'avez pas voulu accompagner Milord, sa voiture s'est brisée sur les boulevards....

—Ah! Monsieur, vous me faites frémir! serait-il blessé?

—Madame, il ne faut pas vous effrayer, les choses sont dans un état très-satisfaisant.

—Combien vous me faites plaisir, mon cher monsieur Bonnefoi.

—Aussitôt que les docteurs, qui sont accourus en foule, eurent pris connaissance de l'état du blessé, ils furent convaincus qu'il s'était brisé une.... une.... Je ne pourrais pas bien vous dire, mais enfin, qu'il était blessé mortellement....

—Comment, blessé mortellement! et vous venez me dire que....

—Qu'il ne faut pas vous chagriner, et qu'au contraire....

—Allons, vous me consolez, mais enfin dans quel état se trouve-t-il?

—Aussitôt que messieurs les docteurs eurent reconnu que milord

n'avait plus que quelques heures à vivre....

—Comment, qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre?.... mais en vérité, monsieur Bonnefoi, vous mettez ma patience à une épreuve!

—Mon dieu, Madame, vous m'interrompez toujours, daignez donc attendre jusqu'au bout.

—C'est que votre narration est effrayante de longueur et de....

—Aussitôt que l'on eut reconnu que ses jours étaient dans le plus grand danger....

—Mais, Monsieur, vous me faites mourir.

—Je vous en prie.... Vous allez être convaincue que vous avez grand

tort de vous alarmer.... Vous allez juger dans l'instant combien ma visite a de quoi vous être agréable.

—A la bonne heure, Monsieur, je commence à me remettre, mais surtout achevez votre récit.

—Voyant le danger qu'il courait, milord Brackley s'empressa de me faire appeler. Etant près de sòn lit, il s'est exprimé ainsi : Monsieur Bonnefoi, je sens que dans un quart-d'heure je ne serai plus de ce monde; je vous ai fait appeler pour faire mon testament.

—Cet homme-là veut me faire mourir d'impatience.

—J'ai dix mille livres sterling de revenu; écrivez mes dernières dispo-

sitions pour l'usage que je veux en faire. Aussitôt il m'a dicté ses volontés, et à peine cet acte a-t-il été signé et régularisé, que Milord a rendu le dernier soupir entre nos bras.

—Ah ! mon Dieu, Monsieur, que vous êtes cruel ! Comment, milord n'est plus.... et vous venez d'un tel sang-froid me donner ces détails ?.... Quel funeste sort !.... moi, qui dans un mois devais être miladi Brackley !

—Madame vous vous trouvez mal, je crois que vous avez tort.... Daignez donc, Madame, m'écouter jusqu'au bout, je vous en supplie.... bien.... bien.... vous voilà mieux.

—Achevez donc, monsieur Bonne-

foi, voyons ces consolations... Milord serait-il revenu?

—Non Madame, au contraire....

Ah! mon dieu, mon cher milord.... Il faut absolument.... Germain.... Permettez, Monsieur, que je sonne mes gens.

—Non Madame; c'est inutile, vous vous tourmentez mal à-propos, ce que je vais vous dire va vous remettre la paix dans l'âme et remplir votre cœur de satisfaction.

—Non, non, jamais.... j'ai tout perdu si mon cher milord m'est ravi pour toujours.

—Tout à l'heure vous allez être bien satisfaite. « J'adore cette charmante Aménaïde, me dit milord, en

me dictant son testament, et je sais combien elle m'est attachée et combien elle m'est fidelle. Des considérations de famille ont été cause que jusqu'à présent j'ai retardé mon mariage avec elle; mais enfin il était arrêté, et dans quelques semaines elle aurait été miladi Brackley.... Hélas! il n'y faut plus penser....

—Ah! mon cher milord!

—Ce qui devait encore resserrer nos liens et mettre le comble à ma félicité, c'est un être charmant, qu'elle doit mettre au jour dans quelques semaines.... Hélas! je sais que je ne le verrai pas....

—Ah! mon cher milord!

—Je ne le verrai pas cet enfant

qui devait faire notre bonheur.... Et pour prouver combien j'aime encore cette aimable Aménaïde lorsqu'il faut que je la quitte pour toujours, je lui donne en toute propriété la moitié de ma fortune; ce qui doit lui faire plus de cent vingt mille francs de rente.

—Ah! Ah! mon cher milord.... Ah! mon Dieu, je me meurs....

—Non Madame, au contraire.... écoutez donc.... Bon, la voilà qui reprend ses sens.... « Je donne à cette chère personne, cinq mille livres sterling de rente, à condition que l'enfant qu'elle aura portera le nom de Jean : condition expresse dont la non-exécution emporterait nullité. »

—Cinq mille livres sterling de rente! ah! Milord, je sens que je ne pourrai pas survivre à tant de générosité.

—Je suis certain, Madame, que vous aurez plus de force que vous né l'imaginez pour la jouissance de cette brillante fortune; car je m'aperçois que déjà vous êtes un peu remise de vos angoisses.

—Vous vous trompez étrangement, monsieur Bonnefoi, je puis vous assurer que je suis fort mal dans ce moment, et que mon extrême sensibilité est dans le cas de me faire succomber sous le poids d'un aussi grand désastre.... et je crois bien que dans un instant je vais avoir une at-

taque de nerfs.... Ce pauvre milord Brackley!.... il peut être bien assuré que je ne tarderai pas à aller le rejoindre.

—Non, non Madame, au contraire.

—Vous ne connaissez pas, monsieur Bonnefoi, tout l'amour que j'avais pour ce cher milord.... Vous ne pouvez vous imaginer à combien de titres ce généreux Brackley m'était cher.... et surtout combien est grande la perte que je viens de faire.... Ah! Monsieur!

—Madame, je vois que vous voilà bien remise ; j'aurai l'honneur de revenir plus tard pour vous apporter une expédition.

—Ah ! je vous en prie, envoyez-la moi le plus tôt possible, que je puisse avoir près de moi ce précieux souvenir d'un homme que j'adorais et que j'aimerai toute ma vie.... Êtes-vous bien sûr, monsieur Bonnefoi, que cet acte est bien en règle ?

—Je puis vous assurer, Madame, qu'il est incontestable, et....

—Ne croyez pas, Monsieur, que je vous fais cette question par rapport à la fortune qu'il m'apporte : c'est seulement parce qu'il est si agréable d'avoir à conserver quelque chose qui vient de quelqu'un que l'on a tant aimé !...

—C'est bien ainsi que je le juge, Madame ; je vois avec satisfaction que

vous voilà parfaitement remise.... Adieu, Madame.

—Vous vous trompez; vous verrez que demain ou après demain vous serez obligé, Monsieur, de vous rendre près de moi pour écrire également mes dernières dispositions. »

L'ex-future épouse de milord Brackley, était une très-jolie personne de ving-quatre ou vingt-cinq ans, à qui la nature avait prodigué ses dons les plus précieux, sans cependant avoir fortement exprimé les qualités du cœur, parce que sa primitive éducation avait été presque nulle. Elle était fille d'un très-honnête menuisier de la rue du temple, dont la fortune, malgré ses peines et son travail, ne

répondait pas aux besoins d'une nombreuse famille.

Mademoiselle Aimée était la plus jeune de ses filles; elle avait à peine attein l'âge de douze ans, que déjà, tous les jeunes artisans du quartier lui disaient qu'il n'y avait pas une figure de cire, sur les boulevards, qui fût jolie comme elle : aussi était-elle l'enfant gâté de la maman, qui semblait être fière d'avoir produit ce petit chef-d'œuvre, perfection de la nature; mademoiselle Aimée fut envoyée pendant tout un hiver à une école de danse où elle fit de rapides progrès, dans cet art pour lequel elle semblait née; ce qui augmenta beaucoup l'amour-propre de la jeune personne. Aussitôt

elle se crut faite pour briller sur un plus vaste théâtre, et une petite salle de danse lui paraissait extrêmement exiguë pour le développement de ses rares talens. Mademoiselle Aimée débuta en conséquence à l'âge de quatorze ans sur le larmoyant théâtre de la Gaîté, et elle prit place parmi les petites danseuses des chœurs.

Son honnête homme de père avait fait tous ses efforts pour faire germer dans son cœur des principes de vertu; aussi mademoiselle Aimée se sentait-elle un penchant irrésistible pour en donner des leçons, et comme toutes ses impressions lui faisaient pressentir qu'elle pourrait aller loin dans cette brillante carrière, elle choisit de son

propre mouvement celle du théâtre, parce que c'est le théâtre qui est la véritable école des mœurs. Sa mère fut enchantée de voir dans son Aimée de si louables dispositions, et elle l'encourageait de son mieux pour lui faire exécuter de semblables desseins; mais son père n'avait pas un caractère aussi facile; il voulait donner à ses filles un bon métier, afin de leur assurer du pain pour leur vie sans leur aller chercher une profession qu'il n'aimait pas.

« Mon cher ami, disait la menuisière à son mari, dans tous les romans que j'ai lus, et Dieu merci, le nombre en est considérable, j'ai toujours vu que le théâtre est l'école des mœurs. Ma

dernière fille a une vocation toute particulière pour le théâtre, et elle doit s'y faire une fameuse réputation.

—Tout ce que tu me chantes n'a pas le sens commun, disait le papa; toutes les Vénus de théâtre ne sont que des filles comme j'en rencontre partout dans les rues. Je veux donner un bon état à tous mes enfans; que ton Aimée choisisse celui qu'elle voudra, mais bien certainement ce ne sera jamais de mon consentement qu'elle sera mauvaise danseuse de la Gaîté.

—Mais, mon ami, tu te trompes; c'est qu'elle est très-bonne danseuse, et tu lui rendras un peu plus de jus-

tice, lorsque tu l'auras vue exécuter un joli pas de nymphe des bois; je puis t'assurer que cette enfant ira très-loin.

—Tu diras tout ce que tu voudras, mais on ne parcourt jamais une carrière estimable, on ne fait jamais une bonne fin, quand on commence par faire des cabrioles sur des planches, et jamais ta fille ne sera regardée des honnêtes gens si tu t'entêtes à ne pas mieux la guider que cela. Qu'elle choisisse un bon état de couturière, ou de blanchisseuse de fin; ce n'est point là sortir de son rang; et quand elle voudra danser, elle viendra tous les dimanches à la barrière avec son père et sa mère, et là elle trouvera un bon

mari, comme il lui convient d'en avoir un; mais ne me parle pas de tes satyres de théâtres, qui ressemblent plutôt à des animaux qu'à des honnêtes gens.

—Comme tu as des goûts peu relevés, mon cher ami; tu sais bien que je n'aime pas du tout les barrières et toutes les danses de la guinguette.

—C'est pourtant là où je t'ai vue pour la première fois; c'est là que nous nous sommes mariés, et c'est là que Jeannette, ton aînée, a trouvé un très-bon parti dernièrement; je sais bien que Jacques, notre gendre, n'est pas riche, mais c'est un très-bon cordonnier qui fera son chemin comme un autre, car c'est un brave homme. Enfin, notre femme, ne me romps pas la

tête davantage à ce sujet, mais je t'avertis en bon mari, en bon père de famille, qu'aussitôt que ta fille Aimée, que je ne reconnais déjà plus pour la mienne, se sera fait claquer pour vingt-cinq sols, par le public, je t'avertis, dis-je qu'elle ne remettra jamais les pieds à la maison; car je n'ai plus envie que cette petite déhontée vienne gâter le bon naturel de mes autres filles. »

Malgré cette ferme résistance de la part du bon menuisier, sa femme n'en suivit pas moins les impulsions de sa volonté première; car, disait-elle en elle-même, où la vertu peut-elle être à l'abri de toute espèce de danger, si elle craignait d'être frois-

sée, décolorée à l'école des mœurs? il n'y a que là où la sagesse de ma chère Aimée peut se reposer tranquillement, exempte de tout reproche, et me préserver de toute inquiétude sur un objet si intéressant. Cette bonne menuisière ne se doutait guère que le serpent, tant encouragé par la conquête qu'il fit de notre bonne mère Eve, par celles de tant de Lucrèces que l'on pourrait citer, et celles qu'il fait continuellement sous nos yeux, malgré notre extrême vigilance, que le serpent qui, di-ton, est plus fin qu'un démon, se glisse quelquefois furtivement à l'école des mœurs. On va même jusqu'à prétendre, que non-seulement il en altère, il en flétrit la

pureté; mais encore qu'il y fait des ravages épouvantables. La mère et la fille n'avaient point été sans entendre ces sortes de médisances qu'elles avaient l'air de prendre pour des calomnies; leurs intentions étaient si pures; d'ailleurs elles convenaient que dans un parterre de fleurs, il est impossible qu'il ne s'en rencontre pas quelques-unes de fanées ou de décolorées; mais elles se promirent bien que la jeune et belle Aimée brillerait toujours parmi les plus fraîches.

---

## CHAPITRE II.

Théâtre. — Les Jumeaux.

Mademoiselle Aimée Bruneau, Bruneau était le nom du menuisier, trouva que son nom de baptême n'était point assez élégant pour servir de marche-pied pour monter sur les planches du théâtre de la Gaîté. Elle prit le nom pompeux d'Aménaïde. Elle trouvait que ce dernier était plus agréable à l'oreille, plus harmonieux à prononcer, et plus romantique pour la sensibilité du cœur,

que quelques philosophes sans bon ton et sans éducation appellent malignement de la sensiblerie. Pour donner à son caractère et à ses principes une grande idée de sagesse, la mère Bruneau résolut de ne jamais abandonner la belle Aménaïde. Tantôt, elle passait pour sa mère, tantôt pour sa femme de chambre, car même les petites danseuses de la Gaîté ont des femmes de chambre, et d'autres fois pour sa cuisinière : jamais elle n'était parfaitement sûre ni de la qualification de son rôle ni de la nature de ses fonctions. Ainsi, au moyen de cette précaution, les premières années du noviciat de mademoiselle Aménaïde se passèrent

sans qu'elle donnât matière à la critique et à la médisance de s'exercer sur son compte.

Au bout de trois ou quatre ans d'épreuve, madame Bruneau crut remarquer que sa chère fille était solide sur les principes. Les sauts qu'elle faisait, les entrechats qu'elle passait, bien même qu'ils fussent brillamment exécutés, ne lui faisaient jamais perdre l'équilibre ; sans doute que souvent la perpendiculaire n'était pas toujours bien observée : mais elle voyait avec un espèce d'enchantement qu'elle retombait toujours d'aplomb. La maman résolut donc de l'abandonner à elle même, bien certaine qu'elle ne ferait jamais de faux pas.

Aussitôt que mademoiselle Aménaïde ne fut plus sous la sauve-garde des ailes maternelles, ses actions devinrent l'objet d'une attention particulière de la part de ses jeunes camarades. Quelques inconséquences qu'elle commit furent la cause de ces calomnieuses observations, auxquelles inconséquences il faut ajouter une extrême jalousie que pouvaient avoir toutes les autres danseuses contre la belle Aménaïde, parce qu'elle possédait et réunissait des perfections auxquelles était loin d'atteindre aucune de ses camarades : ces charitables personnes ne tarissaient pas sur les détails scandaleux qu'elles faisaient passer sur le compte de la

belle danseuse. Tantôt, elles disaient qu'Aménaïde avait été enlevée par un banquier étranger, et qu'elle était disparue pendant huit jours; pendant lequel temps elle avait fait dire au théâtre qu'elle était très-indisposée. Une autre fois, elles prétendaient que cette jeune personne avait regardé avec des yeux d'amateur les gros diamans d'un prince russe, et qu'elle s'en était procuré de semblables, bien même que ces sortes de parures soient d'un prix extraordinaire. Enfin tous les jours c'étaient de nouvelles découvertes, de nouvelles calomnies qui nuisaient singulièrement à la haute réputation de sagesse de mademoiselle Aménaïde.

Elle avait d'abord méprisé les railleries et les brocards dont elle était l'objet ; mais enfin ces bruits devinrent si importuns, qu'elle résolut de suivre les conseils généreux d'un administrateur des jeux de Paris, avec qui elle aimait souvent à causer derrière les coulisses, dans les entr'actes du spectacle, et qui lui faisait entendre au moyen des argumens irrésistibles de Figaro, que pour faire cesser tant de clabaudages, il fallait quitter le théâtre ; que la calomnie n'aurait plus aucune prise sur elle, lorsque ses actions seraient éloignées de la scène, et qu'il lui fournirait les moyens de vivre dans l'obscurité, pour échapper à toute espèce de surveil-

lance. Dans sa douleur extrême elle se hâta de suivre l'avis et d'accepter les généreuses propositions de monsieur l'administrateur, qui était un ancien laquais que des circonstances extraordinaires avaient enrichi, et mademoiselle Aménaïde alla loger dans un superbe hôtel de la rue Marie-Stuart, qui, comme on sait, a changé de nom depuis la révolution, et qui fut loué exprès pour recevoir la belle danseuse Aménaïde, et lui servir d'asile.

Dans les antichambres, les laquais font une espèce de cours de tendresse et d'infidélité. Semblables à *monsieur de la France* de *l'Epreuve villageoise*, ils vont alternativement de

Marton à Lisette, et de Julie à Laurette. Aussi, de tous les cours que monsieur l'administrateur des jeux, avait suivis pendant sa vie, les habitudes de l'antichambre étaient celui, qui était sans cesse présent à sa mémoire; et ces principes, bien même qu'ils sont intolérables, même dans l'âme d'un laquais, furent très-préjudiciables à mademoiselle Aménaïde. A peine le premier mois de sa retraite était-il écoulé, qu'on lui signifia de la manière la plus galante, que le superbe hôtel de la rue Marie-Stuart était destiné à recevoir une autre personne du plus grand mérite, et que mademoiselle Aménaïde n'avait qu'à se pourvoir ailleurs.

Un employé des jeux, qui est en même temps directeur d'un des plus grands sérails du Palais-Royal, avait procuré à monsieur l'administrateur la connaissance d'une vachère des environs de Clignancourt. Aussitôt l'ancien laquais s'empressa de faire remeubler à neuf le brillant hôtel de la rue Marie-Stuart pour y recevoir cette nouvelle Dulcinée, et la belle danseuse fut forcée de lui céder la place.

Dans toute autre circonstance, cet événement eût été un grand désastre pour mademoiselle Aménaïde; mais ce ne fut qu'un acheminement à un bonheur plus durable. Dans les brillans salons des environs de l'Opéra, elle rencontra milord Brackley, ri-

che seigneur anglais qui entrait dans sa cinquantième année. Pendant une vie assez orageuse, milord Brackley s'était ruiné plusieurs fois, comme cela se pratique toujours parmi les seigneurs anglais, ainsi que chez nos gens du bon ton. Afin de ne point laisser d'interruption dans le cours des folies de milord, le hasard vint à son secours pour le mettre à même de les continuer. Milord Bracley avait à Chandernagor, dans le Bengale, un viel oncle dont il ignorait absolument l'existence. Ce cher homme mourut en laissant à son ingrat neveu un revenu de près de vingt mille livres sterling. Il en avait déjà dévoré près de la moitié lorsque dans un dixième

voyage qu'il fit à Paris, il vit la belle Aménaïde; en devint éperdument amoureux, lui fit offrir sa main et sa fortune; le tout fut accepté avec le plus grand empressement par notre belle éplorée. Cependant ce mariage ne put pas avoir lieu d'abord, ainsi qu'on l'avait imaginé, parce que la famille de milord, avec laquelle il était obligé de prendre beaucoup de ménagement, s'y opposait formellement. Dans leur commun désespoir, les deux futurs époux se consolaient mutuellement, et dans leurs tendres épanchemens, l'amour voulut absolument se mettre en tierce partie; il fit même beaucoup de ravages chez les deux amou-

reux au désespoir. On s'en aperçut au bout de quelque temps, car mademoiselle Aménaïde Bruneau, future milady Brackley, montrait à tout le monde, par un fort embonpoint qui ne paraissait pas naturel, des preuves incontestables que ce couple charmant n'avait pas passé tous ses instans à pleurer.

Aménaïde devait bientôt mettre au monde le fruit de ses amours avec milord, lorsque l'événement rapporté plus haut lui enleva le tendre objet de sa flamme, et, ce qui pouvait encore lui causer la plus grande peine, il lui enleva aussi le beau titre de Milady qu'elle briguait avec la plus grande ardeur. Elle fut cepen-

dant un peu consolée par le revenu de cent vingt-cinq mille francs, qui lui fut assuré irrévocablement sur de très-belles propriétés qu'on lui adjugea en France.

Dans cet état de douleur et de désolation, l'ex-future milady Brackley, qui avait depuis longtemps négligé sa famille, se ressouvint qu'elle était fille de monsieur Bruneau, menuisier, rue du temple. Elle envoya chercher sa mère, à qui elle raconta toutes ses tribulations. La conversation, les confidences furent longues et pathétiques. La mère Bruneau n'osa se courroucer contre son Aménaïde, pour tant d'événemens qui n'étaient pas parvenus à sa connaissance.

Deux puissans motifs semblaient lui clôre la bouche : sa fille avait plus de cent vingt mille livres de rente, et ensuite il fallait ménager sa sensibibilité et sa délicatesse, dans un moment où cette chère personne avait besoin de son énergie et de l'usage de toutes ses facultés.

Les impressions simultanées et extraordinaires que venait d'éprouver mademoiselle Aménaïde, avaient avancé de quelque temps le terme de ses couches. Aux premiers symptômes qu'elle croit ressentir, elle se hâte d'envoyer chercher son docteur et sa mère, deux personnages de la plus haute importance et d'une nécessité absolue dans une semblable

fête ; ce sont les deux maîtres de cérémonies pour procurer l'entrée dans le monde et pour faire voir le jour à un enfant qui n'y voit pas encore clair. Le docteur ne s'était pas fait attendre ; mais la chère madame Bruneau n'arrivait pas, et cependant le cas était pressant.

En rentrant dans son ménage, la mère Bruneau avait raconté à la famille la brillante fortune de sa dernière fille ; elle ne tarissait pas sur les millions qu'elle avait en propriété, sur les chevaux et surtout sur les belles voitures qu'elle allait se procurer. Toute la famille ébaubie l'écoutait avec avidité, et regardait la maman avec des yeux où se peignaient

l'envie et l'étonnement, et tout le monde l'accablait de question. Il n'y avait que le père Bruneau qui l'écoutait froidement, et qui de temps en temps haussait les épaules sans mot dire. Quand elle eut terminé sa narration tant bien que mal, il se tourna du côté de sa femme, et lui dit :

« Je te prie, ma bonne femme, de bien faire attention à ce que je vais te prescrire. Lorsque votre Aimée s'est mise en devoir de commencer à faire des sottises, je m'y suis opposé de toute mon âme; ni vous, ni votre fille, ne m'en avez tenu le moindre compte. Malgré moi elle a voulu faire des cabrioles sur les planches : dès-lors, les portes de la maison

paternelle lui furent fermées. Après avoir souillé sa vie par une conduite scandaleuse pendant huit ou dix ans, elle possède enfin une brillante fortune : j'en suis extrêmement content pour elle, parce qu'elle est au-dessus du besoin ; mais ma porte ne lui restera pas moins fermée, et surtout qu'elle se garde bien de paraître devant moi, ni d'attirer chez elle ses frères ou ses sœurs. Elle a empoisonné le reste de mes jours, je ne veux point qu'elle vienne empoisonner ma famille que j'aime, que j'admire, parce que j'ai la conviction qu'elle est vertueuse. Que votre fille aille étaler son faste et ses richesses partout où elle le voudra, mais je la

supplie de se dispenser de paraître dans ce quartier : j'ai déjà eu assez à rougir de son infâme conduite, sans qu'elle vienne encore augmenter ma honte et ma douleur par son indigne présence. »

Dans ce moment arrive un domestique de madame Aménaïde, qui annonce avec une espèce d'emphase, qu'en attendant l'arrivée de sa maman, sa maîtresse vient de mettre au jour un joli petit garçon. A cette nouvelle la joie pétille dans les yeux de la mère Bruneau, pendant que le rigide menuisier fait voir la plus sinistre physionomie.

« Empressez-vous donc de vous rendre auprès de votre fille, dit-il à

sa femme, car il m'est affreux de voir de ces figures-là chez moi. » En prononçant ces derniers mots il montrait le domestique d'Aménaïde.

—Mon ami, dit la mère Bruneau, je ne sais trop comment faire.... Tu te montres aujourd'hui d'une sévérité....

—Eh! n'importe, dit le mari impatienté, va-t-en voir ta fille et que l'on ne m'en parle plus. »

Comme il finissait, arrive un deuxième domestique, qui annonce que madame Aménaïde vient d'accoucher d'un deuxième garçon, et que tous les deux se portent à merveille.

A la vue de ce nouveau message, le menuisier est prêt à se laisser em-

porter par la colère, et de jeter les deux domestiques par les fenêtres. La mère Bruneau, qui lui voit faire un violent mouvement, se jette à son cou pour le retenir.

« Mon bon ami, apaise toi, lui dit-elle, je me rends de suite chez Aménaïde; car si je n'y vais mettre ordre, nous aurons ce soir une demi-douzaine de petits garçons de plus dans notre famille. Je vais emmener avec moi ces deux hommes, qui causent ta colère, et sois bien certain, mon ami, que désormais tu n'entendra jamais parler d'Aménaïde. »

La mère Bruneau se hâte de sortir avec les deux messagers de sa fille, et avec empressement elle se rend chez

elle. Malgré l'appréhension que la maman avait manifestée en sortant de chez elle, l'ex-Miladi future s'en était tenue à ses deux jumeaux, qui semblaient d'une si exacte ressemblance, qu'il était impossible de pouvoir les distinguer lorsqu'ils étaient l'un auprès de l'autre. On fut bien plus embarrassé encore, quand il fallut les porter à l'église pour les faire baptiser, et leur faire donner chacun un prénom. Milord Brackley s'était exprimé cathégoriquement dans son testament ; il fallait que le fils d'Amenaïde s'appelât Jean : il y avait deux fils ; nécessairement il fallait que les deux frères portassent le même prénom, ou bien l'on risquait de perdre

le bénéfice des dispositions testamentaires; et l'on ne devaitpas risquer de perdre une fortune aussi considérable par une inconséquence. Fort heureusement que dans les nouveaux-nés il n'y avait point de fille, car peut-être, étant d'un sexe différent de celui stipulé dans le testament, y aurait-il eu des contestations interminables. Pour éviter toutes sortes de discussions ultérieures, et après avoir pris l'avis de plusieurs hommes de loi, il fut donc décidé que chacun des fils de mademoiselle Aménaïde s'appelerait Jean.

La mère Bruneau s'empressa de leur choisir deux excellentes nourrices; cette sollicitude étant dans les

attributions d'une mère de famille, elle ne voulut permettre à personne de s'emparer de ce privilége, dont elle voulait jouir exclusivement; et toutes les deux furent installées dans l'hôtel de mademoiselle Bruneau.

Par une bizarrie de la bonne nature que rien ne peut expliquer, il y avait une telle ressemblance entre les deux enfans, une telle identité de conformation, qu'il était impossible de pouvoir les différencier. Les deux nourrices s'amusaient quelquefois à les laisser jouer tous nus, l'un à côté de l'autre, et lorsqu'elles voulaient reprendre chacune le sien, leur incertitude était extrême; elle choisissaient au hazard; et lorsque le partage

était fait, chacune croyait avoir deviné juste dans le choix de sa propriété. Ces sortes de passe-tems avaient souvent lieu en présence de mademoiselle Aménaïde, qui prenait elle-même plaisir à l'embarras des deux nourrices; puis après s'en être amusée, voulant faire elle-même une distinction entre ses deux fils, il se trouvait qu'à la fin son hésitation était complète, le hasard présidait seul dans la répartition qu'elle faisait de sa chère progéniture, par la difficulté qu'elle éprouvait elle-même à faire une distinction précise de chacun de ses enfans. Mademoiselle Aménaïde voulut prévenir quelques erreurs qui pourraient leur être préjudiciables; en consé-

quence elle assigna à chacune des nourrices un appartement séparé, avec défense d'avoir la moindre communication entr'elles, pour ne point s'exposer à mêler les deux jumeaux.

Mademoiselle Aménaïde Bruneau voulut jouir de sa brillante fortune en femme qui sait vivre, pour cela elle affecta tous les airs des personnes à qui le vulgaire accorde la plaisante qualification de gens du bon ton; mais comme son éducation n'était pas au niveau de sa fortune, sa conduite offrait sans cesse aux réflexions de l'observateur les incohérences les plus comiques et les plus singulières. Elle s'était composé un grand cercle de personnages de différentes conditions,

qui chaque jour trouvaient une table splendidement servie chez elle. Dans le nombre de ces admirateurs instantanés se trouvaient quelques frélons littéraires, qui avaient déjà composé en l'honneur de la belle Aménaïde des élégies, des romances, et d'autres brillantes poésies, qui avaient au moins deux ou trois jours d'existence; dans ces productions l'héroïne était comparée indistinctement à Pallas, à Vénus, à Junon, à Hélène, à Lucrèce, etc., etc.; lorsque l'on possède cent vingt-cinq mille francs de rente, on doit nécessairement avoir toutes les qualités et toutes les vertus en partage. On y rencontrait quelques vrais artistes, mais en très-petit nombre,

car ils disparaissaient sans retour aussitôt qu'ils avaient eu une parfaite connaissance de l'espèce d'encens qu'il fallait offrir à l'idole du jour. On y voyait aussi une grande affluence de vieux personnages, ruinés en grande partie, tant à cause de la révolution que par rapport à leur inconduite, qui s'étaient érigés en admirateurs de la belle. Dans cet assemblage d'élémens hétérogènes, il se trouvait aussi de ces profonds généalogistes qui, à tout venant, donnent des leçons sur le blason. Ils trouvèrent une illustre origine à mademoiselle Bruneau ; plusieurs prétendaient qu'elle descendait en ligne directe de cette malheureuse veuve de Sigebert, roi d'Aus-

trasie, qui finit ses déplorables jours à la croix du trahoir; d'autres voulaient à toute force qu'elle descendît des anciens ducs de Bretagne, ou des comtes de Provence; car il faut bien se pénétrer qu'aux yeux de certaines personnes, on ne peut pas jouir d'une fortune de cent vingt-cinq mille livres de rentes sans avoir au moins une origine ducale.

Elle avait fait l'acquisition d'une belle galerie de tableaux, qu'elle avait payés fort cher. La plupart étaient des copies de nos grands maîtres, qu'on lui avait vendues pour des originaux; et sa personne peinte ou exécutée de vingt manières différentes, était entre-mêlée aux tableaux d'his-

toire qui s'y trouvaient en profusion, mais toujours sans goût et sans discernement. Sa mère venait quelquefois la voir le matin, lorsqu'il n'y avait personne; on doit conjecturer qu'elle avait grand soin de ne jamais l'admettre dans les cercles brillans du soir, car la mère Bruneau eût nécessairement dérouté les poètes et les profonds généalogistes qui se trouvaient régulièrement chez elle au moment de se mettre à table.

Un jour, mademoiselle Aménaïde était seule avec sa mère, elle lui faisait admirer une quantité de beaux tableaux auxquels elle ne comprenait rien, mais qu'elle trouvait su-

perbes, parce qu'ils étaient brillans d'exécution et de coloris.

« Quelle est donc cette belle qui est là si bien faite, et qui joue avec une oie? disaït la mère Bruneau.

— Maman, vous vous trompez d'abord, ce n'est point une oie, vous devez bien voir que c'est un cigne.

— Ah oui, c'est comme ceux que l'on voit au bassin du jardin des Tuilleries.

— Eh bien, cette belle que vous voyez, c'est Léda, une des épouses de Jupiter.

— Ah! je ne la connais pas.

— Comment vous ne reconnaissez pas votre fille dans cette belle déesse?

—Si, je vous remets, c'est bien là votre jolie figure.

—N'est-ce pas que ce tableau est superbe?

— Oui, j'en conviens; mais comment avez-vous pu vous déterminer à vous faire peindre en cet état : vous n'avez pas seulement une camisole.

—Oh! quand je me suis fait peindre en Léda, j'avais eu soin de faire allumer un bon feu dans ma chambre, et je puis vous assurer que je n'avais pas froid du tout.

—Oui, mais le peintre?....

—N'avait pas froid non plus.

—A la bonne heure, mais comment vous exposer ainsi aux yeux d'un homme?

— Oh ! bah ! Ces gens-là y sont accoutumés, c'est absolument comme s'ils étaient devant une figure de cire.

— C'est égal, je n'aurais jamais osé.... Moi! en cet état devant un homme.

—Ce n'est rien du tout, d'ailleurs l'habitude.... »

Malgré le caractère peu timoré de la bonne femme Bruneau, elle ne pouvait concevoir comment une femme pouvait se faire peindre sans avoir seulement une camisole.

Mademoiselle Aménaïde, à force d'avoir entendu nommer les grands peintres des diverses écoles, avait retenu quelques noms, qu'elle plaçait presque toujours au hasard : « Voyez,

disait-elle à sa mère, ce beau tableau, qui représente la vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras; il est de David Teniers, un très-grand peintre de Florence, qui vivait du temps d'Alexandre-le-Grand; regardez à côté de mon portrait en grand, un autre tableau qui représente la toilette de Vénus, entourée des grâces et des amours; il est de Raphaël, le plus grand peintre que l'on connaisse; c'était un français qui vivait du temps de Louis XIV. Voyez-vous encore ces deux petits tableaux qui font pendans : ils représentent des fumeurs, des buveurs, et des intérieurs de cabarets flamans; tous les deux sont du peintre Albane.

—O mon Dieu, mon Dieu que c'est beau! disait à chaque instant la mère Bruneau, qui n'y comprenait pas grand chose. » De là on passait à la bibliothèque, elle y faisait admirer à sa mère les belles éditions qu'elle avait acquises à grand frais. Là du moins notre moderne érudite ne se trompait pas aussi grossièrement, parce qu'elle pouvait lire le titre des ouvrages au dos de chaque volume. Ce qu'il y avait de fort désagréable pour la ménuisière, c'est qu'au milieu d'une savante dissertation sur un ouvrage qu'on lui montrait, il arrivait souvent que l'on annonçait une visite à madame Aménaïde; alors on priait la maman de

s'éclipser par un escalier dérobé, parce qu'il était impossible de la produire dans le salon, lorsqu'il y avait quelques personnes étrangères.

Les deux petits jumeaux grandissaient à vue d'œil, comme le disait la menuisière dans son simple langage; leurs caractères se développaient avec la même rapidité; mais l'on remarquait avec étonnement que, s'il y avait tant de similitude entre leur conformation physique, il n'y avait nulle identité dans leur humeur; l'un était d'une gaîté, d'une gentillesse, d'une amabilité fort rares à son âge, pendant que l'autre était toujours pleurant, toujours morose, sans que l'on pût attribuer cette tris-

tesse à la moindre chose. On pouvait conclure que ces deux caractères diamétralement opposés apporteraient quelques différences dans la parfaite ressemblance de leur physionomie : on se serait trompé étrangement : aussitôt que ces deux enfans étaient l'un à côté de l'autre, on ne pouvait plus en faire la différence. Celui qui, ordinairement était toujours enclin à la gaîté, prenait une teinte de tristesse, pendant que son frère dont la figure était toujours obscurcie par le chagrin, semblait prendre aussitôt un air de gentillesse et d'hilarité ; plusieurs personnes étaient d'avis de les tenir toujours l'un près de l'autre ; mais on fit prévaloir un conseil con-

traire, qui était basé sur ce qu'il n'était plus possible de les différencier, et que cette similitude était très-fatigante pour les personnes qui étaient chargées d'en avoir soin, puisque la mère elle-même ne pouvait établir une distinction entre eux. Pour ne pas être sans cesse dans l'indécision, madame Aménaïde décida dans sa sagesse, que l'on mettrait au bras droit de chacun d'eux, un large ruban de couleur différente : ainsi l'un se faisait reconnaître par un ruban bleu, et l'autre par un ruban vert.

---

## CHAPITRE III.

Docteur Sybillius. — Mariage — Marquise.

Dans le nombre des admirateurs de madame Aménaïde, se trouvait un médecin étranger, nommé Sybillius. Il voulait s'établir à Paris, parce qu'il était convaincu que de toutes les capitales de l'Europe, c'était la ville où l'on pouvait lever de plus forts impôts sur la crédulité : il avait à cet égard la plus grande opinion du caractère des bons Parisiens. Je n'ai besoin, se disait-il en lui-même, que

d'être un peu à la mode, et ma fortune est faite. Grand admirateur et disciple des Gall et des Lawater, il voulait développer dans des cours publics, divers systèmes sur les causes des aberrations de la nature, lors de la procréation ou génération humaine. Il se promettait de faire grand bruit aussitôt qu'il serait parvenu à se faire connaître, et pour atteindre ce but, il employait tout son talent à se faufiler dans les sociétés et dans les salons où il supposait que devait se rassembler une nombreuse compagnie. Madame Aménaïde, qui était fière de recevoir quelquefois chez elle ce savant étranger, résolut de le consulter sur les caractères op-

posés de ses enfans, afin de connaître les moyens qu'il faudrait prendre pour corriger ces deux extrêmes.

« Madame, répondit le docteur étranger, membre de plusieurs sociétés savantes, c'est que la mère de ces deux charmans enfans, a reçu, quelques jours avant leur naissance, de fortes impressions d'une nature absolument opposée; les unes la provoquaient à une joie qui allait jusqu'au délire, lorsque d'autres l'entraînaient malgré elle dans la plus profonde douleur. Ces contrastes, ces oppositions de sentimens fortement imprimés, ont influé sur les caractères des deux enfans. Chacun d'eux a pris la part des émotions qui lui

convenait, et dont sans doute il pouvait être enclin à se saisir, d'après la commotion primitive et maternelle qui lui avait fortement été donnée et....

— Et voilà pourquoi, dit madame Aménaïde en riant, votre fille est muette.

— Vous riez, Madame, mais votre plaisanterie ne détruit point mon système, ce que je vous dis est la vérité; et je suis fâché que l'on ne fasse pas assez attention à la singulière et précieuse situation d'une femme enceinte : il ne faudrait jamais lui faire éprouver divers sentimens à la fois, parce que toutes ces impressions influent plus que l'on ne pense sur le

caractère que doit avoir l'enfant qu'elle porte, et surtout il ne faudrait jamais qu'elle en éprouvât qui fussent simultanées.

— En vérité, Monsieur, vous devriez écrire de nouveau sur la mégalanthropogénesie; je suis convaincue que vous feriez fortune.

— Je m'en garderai bien, Madame, un homme conséquent et original ne suit jamais un chemin trop battu quand il veut faire une longue route, et en décrire l'itinéraire : pour plaire et pour intéresser il faut présenter du nouveau.

—Vous m'expliquez bien les causes, Monsieur, quoique je ne comprenne pas beaucoup; mais comme ce sont

des choses irrémédiables, je vous demanderai quels seraient les moyens qu'il faudrait employer pour les ramener tous les deux à un juste milieu.

— Les séparer dès leur plus tendre enfance, les faire voyager afin de leur faire éprouver une foule d'impressions différentes; ces moyens pourraient obtenir les plus satisfaisans résultats, et faire disparaître cette tendance, de l'un à la joie et de l'autre à la tristesse. »

— Monsieur le docteur donna encore plusieurs autres raisons pour justifier les différens caractères de plusieurs personnes de la même famille. Il prétendit qu'un père et une

mère de deux nations, de caractères opposés, auraient des enfans dont l'humeur se ressentirait de ces diverses oppositions : un anglais marié à une française aura des enfans tristes et gais, aimables et moroses, suivant les impressions qu'ils auront reçues.

Madame Aménaïde n'en voulut pas entendre davantage, parce qu'il aurait fallu donner sur l'origine des jumeaux des explications qui auraient froissé son amour propre, et comme elle se faisait passer pour une veuve dont le mari était mort en Amérique après lui avoir laissé des biens considérables, elle évitait toujours de parler de son Américain, et surtout de tout ce qui pouvait

avoir quelque rapport avec sa famille : aussi, dans tous les tableaux où elle s'était fait peindre dans vingt costumes divers, elle avait eu grand soin d'éviter de se faire représenter en Artisanne ou en Terpsicore.

Madame Aménaïde Bruneau se donnait rarement la peine de réfléchir; et en cela elle suivait l'usage généralement établi chez les jeunes et jolies femmes. Pourquoi, disait-elle souvent en elle-même, me torturer l'imagination pour m'occuper gratuitement sur des objets qui me sont étrangers. Je possède cent vingt-cinq mille francs de rente; cette fortune me suffit pour payer quarante personnes qui doivent faire leur

unique occupation de prévenir tous mes désirs, tous mes plaisirs et tous mes besoins. Il ne doit me rester qu'une seule tâche à remplir, et sans doute elle doit être fort agréable, c'est celle de jouir. Remplissons donc le rôle qui me reste à faire sur la grande scène du monde, et ne nous occupons pas d'autre chose.

Cependant, la conversation qu'elle avait eue avec le docteur Sibyllius avait tant soit peu dérangé cette disposition calme et tranquille, cette stabilité d'esprit qui semblait invariable. Madame Aménaïde se mit à penser, à réfléchir pour la première fois : Je suis bien riche sans doute, tout le monde doit envier ma

brillante fortune; mais je crois m'apercevoir que je ne suis pas assez entourée de considération; il me semble que chacun peut lire sur mon front ces mots inéffaçables : « Tu as été une danseuse de théâtre, et ton père n'est qu'un honnête menuisier. » Je dois faire disparaître ces taches réprobatives qui m'humilient aux yeux du vulgaire, et je dois songer à prendre un époux dans un rang très-élevé lequel voudra bien être le père de mes deux jumeaux, et qui me fera jouir dans le monde de cette importance, de cette vénération que l'on n'accorde qu'aux gens comme il faut. Jetons les yeux autour de moi, et faisons un choix digne de ma

fortune et de ma noble ambition.

La fille du menuisier, ex-future Miladi, suivit donc l'impulsion que semblait lui dicter ce qu'elle prétendait être l'élévation de son âme, lorsqu'elle n'était animéeréellement que de sentimens petits, puérils et méprisables.

Pour parvenir à l'exécution de ses projets, elle mit en campagne diverses amies très-complaisantes. On commença par prôner ses vertus et ses richesses, par exalter son esprit et ses connaissances, et ensuite par la proposer en mariage. Quoique riche et très-jolie, les prétendus et les galans de mademoiselle Bruneau n'abondaient pas. Sans doute tout était très-

bien dans sa conduite, cependant aux informations scrupuleuses, on avait reconnu qu'elle était jolie, mais elle avait été ci, qu'elle était fort riche, mais elle avait été çà, et chacun n'était pas fort aise de servir de plastron, où seraient venus frapper tous les traits de la malignité et de la méchanceté, la trompette qu'elle faisait sonner, qui se faisait entendre dans une circonférence assez étendue, ne produisait pas des effets bien merveilleux.

Après plusieurs mois de recherches inutiles, on rencontra enfin un vieux marquis de Basville, totalement ruiné par l'effet de divers événemens, qui lui étaient survenus,

beaucoup plus par sa faute que par des circonstances étrangères. Monsieur le marquis passa sur beaucoup de difficultés en épousant mademoiselle Bruneau, mais il exigea quelques petits avantages préliminaires, pour balancer sa complaisance et sa condescendance aux volontés de l'ex-danseuse de la Gaîté. En conséquence, pour mettre les parties dans un accord parfait, la future marquise préleva sur les fonds qui provenaient de milord Brackley, une somme ronde de trois cent mille francs, dont elle fit présent au futur époux, et le contrat de mariage fut signé à la grande satisfaction des futurs conjoints.

La famille de milord Brackley, qui

regrettait beaucoup le legs considérable qu'il avait fait à sa maîtresse, interposa son autorité pour ne pas laisser aliéner davantage une fortune qu'elle croyait d'après les dispositions testamentaires du donnateur, devoir appartenir exclusivement aux deux jumeaux. Elle passa sous silence la générosité de mademoiselle Aménaïde envers son époux, qui lui donnait un nom ainsi qu'à ses enfans. Mais il lui fut signifié qu'elle ne pourrait à l'avenir disposer que des revenus qui montaient encore à plus de cent mille francs, mais la disposition des capitaux lui fut interdite avant la majorité et la libre volonté de ses deux enfans.

Cette restriction humilia un peu

madame la marquise, qui se croyait absolument indépendante dans l'exercice de ses plaisirs, pour donner un l ibrecours à ses desirs et pour disposer de sa fortune. Elle s'en consola, en réfléchissant qu'elle pourrait encore pendant long-temps avoir la jouissance des revenus.

Il fut convenu entre monsieur le marquis et madame la marquise que chacun d'eux conserverait une entière liberté pendant le cours du mariage, et que, malgré la communauté, les époux n'auraient aucun compte à se rendre de leurs actions. Ce fut madame la marquise qui exigea l'insertion de cette clause, car, il est bon de le faire observer en passant,

madame la marquise avait le goût le plus prononcé pour la jouissance indéfinie de sa liberté individuelle.

Les jumeaux avaient été reconnus enfans de monsieur le marquis. Il avait d'abord montré quelque répugnance pour une paternité qui lui était étrangère, mais les cent mille écus avaient applani toutes les difficultés, il fut donc convenu que l'un des Jean porterait le titre de comte et l'autre celui de vicomte. Ce fut encore le hasard qui présida au partage des titres de noblesse, puisqu'il était impossible de pouvoir décider lequel des deux était l'aîné. Il est bien certain qu'à leur naissance il y en avait un qui, de fait et de droit,

devait être l'aîné, mais comme tant de fois ils avaient été confondus l'un avec l'autre; il n'était plus possible de les distinguer.

Le premier lot, c'est-à-dire le titre de comte, tomba à monsieur Jean le pleureur, pendant que son frère qui était toujours riant, toujours aimable n'eut que le titre de vicomte. Il pouvait se consoler de cette espèce d'injustice du hasard, car il portait avec lui un talisman inconcevable, celui d'être heureux : parcequ'il était toujours content de tout.

La ressemblance des deux jumeaux croissait avec leur âge, la disparité de leur caractère se développait dans la même proportion que la par-

faite identité de leurs deux physionomies. Le vicomte était d'une gaieté si originale, que toutes ses actions étaient marquées par quelques traits d'une aimable folie; le comte au contraire renfrogné, empesé, guindé, semblait déjà vouloir tout régler, tout censurer et se fâchait volontiers, lorsque l'on était d'un avis contraire au sien; tout enfin se ressentait de cette extrême différence. Dans leur première enfance, l'un cassait, brisait et tortillait tous les joujoux qu'il pouvait attraper, en riant de la manière la plus agréable. Il n'en était pas de même de l'autre : il aimait à conserver, il rassemblait, cachait et tâchait toujours d'éloigner tout ce qui pouvait être à la portée

de son frère, lorsqu'il lui avait tout enlevé, il n'était pas encore content, il semblait que la gaîté même de son frère était un supplice pour lui. Il le grondait, le gourmandait, et finissait toujours par pleurer amèrement ; pendant que l'autre riait aux éclats. Un jour le cadet s'était emparé d'un charmant petit cheval, qui marchait au moyen d'une mécanique, tout en roulant et sautant il faisait juste le tour du salon ; l'enfant brise les jambes et casse les rouages qui le faisaient mouvoir en circuit ; après l'avoir ainsi mutilé, il voulait absolument qu'il marchât comme auparavant, bien même qu'il l'eut mis dans un triste équipage, voyant qu'il

ne pouvait plus parvenir à lui faire faire un pas, il riait comme un fou de le voir constamment immobile. Son frère en répendant un torrent de larmes, de voir un tel désastre, ramasse les débris du malheureux cheval, et dans sa douleur difficile à dépeindre, il va jusqu'à frapper fortement son frère, qui ne cherche pas même à éviter les coups qu'il reçoit, tant son rire inextinguible lui ôte les forces nécessaires pour se venger des insultes de son malheureux frère.

Il était facile de conjecturer qu'il était presqu'impossible de laisser ces deux jumeaux ensemble, les mêmes cours, la même éducation avec des dispositions si différentes paraissaient

presqu'impraticables, et en cela madame la marquise résolut de suivre les conseils que lui avait donné monsieur le docteur Sibyllius, c'est-à-dire qu'il croyait nécessaire de les séparer de bonne heure, afin de ne pas irriter, par une continuelle fréquentation, leurs caractères opposés. Ce n'était pas cependant l'inimitié qui les séparait, ainsi qu'on l'avait remarqué dans les deux fils du malheureux Œdipe; car ils ne se haïssaient pas comme Etéocle et Polynice. Ce n'était point non plus les sentimens qui guidaient l'un vers l'autre, Castor et Pollux : c'était une propension irrésistible, l'un à rire de tout, surtout aux dépens de la

mauvaise humeur de son frère, parce que c'était plus dans ses habitudes et plus à sa portée; l'autre à s'affliger de tout, bien même que plusieurs circonstances pouvaient lui offrir quelques sujets de contentement, et, comme ils étaient toujours ensemble, il fallait aussi que ce fût contre son frère qu'il exercât cette fâcheuse disposition à morigéner, à gronder sans cause comme sans motif; et chaque scène qui offrait quelques contestations finissait toujours par les pleurs amères du premier, et par le rire inextinguible et la gaieté folle du second.

Madame la marquise aimait beaucoup ses enfans, cependant il faut

bien se garder d'en conclure que tout son bonheur se concentrait et ne consistait que dans la manifestation de sa tendresse maternelle, elle aimait à s'en occuper lorsqu'elle n'était pas guidée par d'autres plaisirs, ou par le desir de se procurer d'autres jouissances. Il arrivait quelquefois qu'elle était seule ou isolée, alors ses enfans se présentaient à sa mémoire comme un souvenir très-agréable; elle aimait les voir auprès d'elle, et le soin de leur éducation, semblait pour quelques instans être sa plus chère sollicitude. Ces louables sentimens n'étaient pas fortement imprimés au fond de son cœur; car, si au moment même où elle éprouvait

le plus de satisfaction auprès d'eux, elle recevait ou une visite, ou une invitation à quelque partie de plaisir, ses chers enfans ne possédaient plus que sa seconde pensée, elle était entièrement occupée de ses nouveaux projets.

---

## CHAPITRE IV.

Séparation des Jumeaux. Le Singe.

Le caractère incompatible des deux jumeaux, surtout lorsqu'ils étaient l'un avec l'autre, força madame la marquise à prendre la résolution de les séparer, et d'envoyer l'aîné avec un gouverneur dans un collége très-éloigné de la oapitale, dans une institution d'une juste célébrité, et de garder le vicomte auprès d'elle, parce que sa gaieté, ses jolies manières, son aimable caractère, étaient

pour elle un divertissement continuel; pendant que son frère semblait attrister tout ce qui l'entourait, et portait dans l'âme de sa maman un fond de chagrin et de mélancolie dont elle ne pouvait pas se défendre.

Les deux frères étaient dans leur neuvième année, madame la marquise choisit pour monsieur le comte Jean, un précepteur d'un mérite distingué, pour suivre son fils dans ses études lointaines, et pour faire germer dans son cœur les principes d'une bonne éducation. Elle ne voulut point dans le choix qu'elle voulait faire, s'en fier à ses connaissances, encore moins à son jugement; elle chargea monsieur le docteur Si-

byllius d'un soin si important, et le hasard, en cela comme en tout, le servit peut-être mieux que son talent. Aussitôt que ce gouverneur fut trouvé, on composa pour le jeune homme un riche trousseau, et tous deux partirent pour le célèbre collége de Sorèze, établissement qui a toujours joui d'une haute réputation, tant par le choix des professeurs, que par la manière dont il a toujours été administré.

Monsieur le vicomte Jean, qui était resté seul auprès de sa mère, n'ayant plus cet obstacle larmoyant pour témoin de ses folies et surtout pour les censurer, quoique l'humeur triste de son frère l'amusât beau-

coup, se livra à la fougue impétueuse de son caractère et de sa gaité. L'on avait fait une remarque assez singulière sur ces jumeaux d'une nature extraordinaire : c'est que l'un avait rarement pleuré, même lorsqu'il était à la mamelle, et que l'autre n'avait jamais fait apercevoir le plus léger sourire, la plus faible empreinte d'un sentiment agréable sur sa physionomie, quoique très-jolie, et ressemblant parfaitement à son frère qui exprimait toujours la plus aimable hilarité.

Les appartemens de monsieur le marquis et de madame la marquise de Basville, étaient fort éloignés les uns des autres, non-seulement ils

ne se communiquaient pas, mais encore l'on n'y montait point par les mêmes escaliers; celui du jeune vicomte était dans une telle position, qu'il pouvait fréquenter les uns et les autres. Il était rarement chez monsieur le marquis parce qu'il n'en recevait jamais un accueil aussi agréable que lorsqu'il se rendait auprès de sa maman. Madame la marquise aimait beaucoup son fils, cependant elle n'avait pas toujours à se louer de sa discrétion, il allait et venait sans discernement, et tout en voulant rire de tout, il causait souvent beaucoup de désordre. Ses actions n'étaient pas causées par le désir de mal faire; elles n'étaient pas non plus le résultat de

la méchanceté ; mais il avait continuellement besoin d'être en mouvement pour alimenter son caractère bruyant et sa gaieté.

Il avait remarqué que sa mère était rarement seule chez elle le soir, par un goût particulier que madame la marquise avait contracté depuis long-temps, elle aimait à avoir quelqu'un pour la distraire des ennuis de la journée, ou pour la remet're des fatigues de ses promenades. Il faut ajouter que dans ses goûts, elle avait toujours préféré pour lui tenir compagnie dans ses soirées, quelqu'un qui fût d'un sexe différent du sien, elle était beaucoup plus tranquille soit auprès de son feu, pendant les

nuits si longues et si ennuyeuses de l'hiver, soit dans son lit, où elle aimait à se reposer pendant que l'on faisait une agréable lecture qui portait dans tous ses sens un baume consolateur, et qui la remettait de quelques tribulations ou de quelques légères vicissitudes dont une jolie femme, et surtout une femme comme il faut, croit toujours être la victime : elle était tranquille, enfin, lorsque quelqu'un était auprès d'elle. D'un autre côté, jamais madame la marquise n'avait pu maitriser une frayeur extraordinaire lorsqu'une funeste température faisait présager quelques orages. Un éclair, une faible étincelle d'électricité, faisaient sur elle l'effet d'un coup de

pistolet que l'on aurait tiré aux oreilles de *Sancho Pença*, de très-poltrone mémoire. Tellement que dans cette pusillanime disposition, la conversation ou la lecture, qui chaque soir était l'objet de sa distraction, s'étendait fort avant dans la nuit et quelquefois jusqu'au matin, suivant l'insomnie ou l'inquiétude de madame la marquise.

Le jeune vicomte Jean avait été accoutumé à se coucher fort tard, soit qu'il allât souvent au spectacle, soit qu'il s'occupât à d'autres amusemens. Souvent il allait écouter à la porte de sa mère parce qu'il ne pouvait pas toujours entrer. La lecture ou la conversation était telle-

ment attachante, la frayeur tellement à son comble, que madame la marquise s'enfermait presque toujours chez elle. Le jeune homme qui était aux aguets ne comprenait pas beaucoup ce qui se passait dans l'intérieur de la chambre à coucher; mais d'un autre côté, ne cherchant qu'à rire et à s'amuser cela ne l'inquiétait pas beaucoup; il s'en allait seulement un peu contrarié de ce quer ien ne pouvait alimenter sa gaieté ordinaire.

Monsieur le marquis avoit fait présent au jeune rieur, d'un très-beau singe de la grande espèce, cet animal était d'un caractère fort doux et se prêtait volontiers à toutes les folies

que lui faisait faire son jeune maître. Un soir, il s'était amusé à le pomponner et à lui faire une charmante toilette de nuit. Enchanté de la coiffure ridicule de son singe, il le porte dans le lit de sa mère avant qu'elle fût rentrée, il l'arrange bien joliment la tête sur l'oreiller, et le laisse dans cet état. « Oh! comme maman sera étonnée, et combien elle va rire, disait-il, lorsqu'elle se verra un camarade de lit; elle qui couche toujours seule! Mon cher Magot, sois bien sage et bien poli, je te promets de te donner des bonbons; pour moi, j'écouterai tout doucement à la porte, et je serai témoin de la surprise de maman. »

Pour compléter cette scène bouffonne, il alla chercher une douzaine d'appeaux, de caille ou de perdrix qu'il avait parmi ses joujoux, il les jeta entre les matelas sur lesquels monsieur Magot était mollement couché. « Les mouvemens que maman fera, ajoutait-il, lorsqu'elle se trouvera auprès de mon singe, et qui seront occasionnés par son extrême surprise de se trouver dans une si aimable société, feront siffler les appeaux, et tout cela fera un charivari, un concert de carnaval qui va bien nous amuser. »

Madame la marquise avait été ce jour là au spectacle avec un ami de son mari, monsieur Dolval, c'était

l'ami de la maison, et au milieu de la première pièce, affectée d'une forte migraine, elle avait préféré rentrer chez elle de bonne-heure, plutôt que de laisser empirer le mal dans une loge de l'Opéra. Le singe venait d'être placé au beau milieu du lit lorsqu'elle entra dans sa chambre à coucher avec beaucoup de bruit, accompagnée de l'ami de la maison. Ce pauvre animal craignant d'être fustigé, comme cela lui arrivait souvent, s'était dépêché de sauter du lit, où monsieur le vicomte l'avait placé avec beaucoup d'art et d'élégance, et était allé se cacher derrrière les coussins d'un canapé.

Madame de Basville qui ne pen-

sait à rien, comme cela lui arrivait presque toujours, se disposait à se coucher, pour entendre de la bouche de monsieur Dolval, une lecture édifiante, afin de pouvoir s'endormir plutôt, croit entendre un bruit étranger qui partait de l'un des coins de la chambre; elle détourne la tête, qu'elle est sa surprise de voir le Magot de son fils fagoté de la manière la plus grotesque, qui cherchait à se soustraire à la vue de la maîtresse de la maison. Elle présuma avec juste raison, que c'était le cher vicomte qui lui avait ménagé cette agréable surprise. Elle le fit venir, et comme elle était disposée à gronder parce qu'elle se trouvait un peu

dérangée de la lecture qu'elle voulait entendre, son fils se ressentit de cette disposition malencontreuse.

« Vos traits de folies m'amusent quelquefois, lui dit-elle, et souvent ce sont des sujets de distraction très-agréables, mais il me semble, Monsieur, lorsque vous voulez diriger ou faire quelques mauvaises plaisanteries, que votre mère qui vous aime beaucoup, devrait être rayée de vos tablettes. Songez, Monsieur, une fois pour toutes, que la marquise de Basville ne doit jamais être un objet d'amusement.

— Ma bonne mère, ne te fâche pas, je sais tout cela, mais.... et il riait aux éclats.

— Mais quelque soit votre éternelle gaieté, il me semble que votre mère doit toujours être pour vous un objet respectable et sacré.

— J'en conviens, maman, mais tu ne saurais te faire une juste idée de l'originalité de mon Magot lorsqu'il était couché dans ton lit. Et il riait toujours davantage.

— Cela se peut, mais ne pouviez vous pas lui choisir un autre gîte?

— C'est que j'aurais voulu voir la grimace qu'il aurait faite, se trouvant couché à côté de toi.

— J'espère que désormais vous ne chercherez jamais l'occasion de jouir d'un tel spectacle.

— Maman il y a encore.... et le

cher vicomte rïait toujours de plus en plus.

— C'est très-bien, Monsieur, laissez nous seuls je vous prie, je vais me coucher, car je suis fort indisposée. Monsieur qui a eu la bonté de m'accompagner, voudra bien étendre l'excès de sa complaisance jusqu'à rester quelque temps encore auprès de moi, la frayeur que m'a causé votre insuportable singe, jointe à des maux de tête affreux que j'avais avant, nécessitent la présence de quelqu'un près de moi.

— Bien maman, mais je t'avertis....

— Je n'en veux pas savoir davantage; pour la dernière fois, mon

fils, ayez la complaisance de nous laisser. »

L'enfant les quitte sans ajouter une seule parole, mais il étouffait de rire en pensant à ses appeaux, qu'on l'avait presque empêché de reprendre. Il aurait bien voulu en prévenir sa mère, et il avait pour cela toute la bonne volonté possible, mais on ne lui avait pas laissé le temps d'achever sa phrase. — Ma foi il en arrivera ce qu'il pourra, pensa-t-il en s'en allant, tout ce que je regrette, c'est que je ne serai pas un des témoins des jolies scènes et du désordre que cela va produire.

En quittant madame la marquise, il eut grand soin d'emporter son

singe avec lui. Par ses gambades dans la chambre à coucher de madame, monsieur Magot avait un peu dérangé la fraîcheur de sa toilette, monsieur Jean l'emporta dans sa chambre, pour le refriser et le coiffer de nouveau, sans trop préjuger à quel usage lui servirait cette nouvelle mascarade. Après l'avoir poudré et bouchonné, il court le mettre dans le lit de Julie, la femme de chambre de sa mère, qui dans ce moment était auprès de sa maitresse, occupée à faire sa toilette de nuit. — Je n'ai eu que du désagrément dans mon premier essai, dit en lui même monsieur le vicomte, il faut espérer que je serai plus heureux dans un se-

cond, et du moins ici, je ne serai pas grondé, comme a bien voulu le faire ma chère maman. Tout dans cette chambre, me promet une scène des plus délicieuses, que j'espère entendre à mon aise, en ne m'éloignant pas. En faisant ses réflexions, il n'oubliait pas la leçon de son Magot, qui ne s'accomodait pas trop de tant de changemens de lits; enfin, après l'avoir joliment fagoté la tête sur l'oreiller de Julie, il sort en fermant la porte tout doucement pour ne point faire de bruit.

Mademoiselle Julie, était une très-jolie personne d'une vingtaine d'années ; et dont un prince se serait fort accommodé, même dans un âge

où les feux de l'amour et l'éclat de la jeunesse font toujours espérer les plus brillans succès auprès des belles. Monsieur le marquis de Basville, dans les visites très-rares qu'il faisait à sa chère épouse, avait remarqué avec une espèce de concupiscence, que Julie avait des yeux superbes pour une soubrette, que ses cheveux d'une aune et demie de long, étaient d'un noir extraordinaire et contrastaient parfaitement avec la blancheur de sa peau, que tout enfin, dans sa personne, semblait offrir une petite perfection. Plusieurs fois, monsieur le marquis avait parlé et fait parler à Julie de l'amour qu'elle lui avait inspiré, il lui avait fait faire

aussi diverses propositions. Tout d'abord avait été rejeté, parce que mademoiselle Julie ne semblait pas trop disposée à accorder ses faveurs à un galant d'un âge aussi avancé, lorsque tant de jeunes gens faisaient la roue autour d'elle. Mais enfin, poussée par des argumens irrésistibles, ceux de Figaro, elle s'était déterminée, quoiqu'avec répugnance, à écouter quelquefois la conversation de monsieur le marquis.

Le jeune vicomte sortant de la chambre de Julie, s'était caché dans un coin du corridor pour jouir du spectacle dont il avait d'avance arrangé tous les fils conducteurs. De sa petite cachette, il avait vu arriver

monsieur le marquis en robe de chambre et en tapinois, regardant bien autour de lui s'il n'était point observé par quelques domestiques, convaincu qu'il n'avait été vu de personne, il entre dans le cabinet de la jolie femme de chambre, et ferme la porte sur lui.

On a déjà remarqué que le jeune Jean n'aimait pas beaucoup monsieur le marquis, parce qu'il n'en recevait jamais que des remontrances, et ce mets extrêmement amer, n'avait jamais été du goût de notre jeune homme, qui aurait préféré des bonbons ou quelque jolis joujoux. Dès qu'il vit son père entrer chez Julie et s'y enfermer, il s'ima-

gina qu'il s'y rendait pour donner quelques ordres, et ne voulant rien avoir à démêler avec lui, il se sauva dans son appartement, abandonnant le plaisir qu'il s'était promis, plutôt que de se trouver avec monsieur le marquis, lequel n'avait pas l'habitude de rire.

Monsieur de Basville sortait d'une maison où il s'était beaucoup amusé, et où, à la suite d'un splendide déjeuner, on avait joué un tres-gros jeu : monsieur le marquis avait participé amplement à l'un et à l'autre de ces divertissemens; sa tête se ressentait encore de la vapeur que le champagne avait produit à la suite de ses fréquentes détonations.

En entrant dans la chambre de Julie, son bougeoir à la main, monsieur le marquis avait jeté un coup-d'œil sur le lit de sa dulcinée, il avait aperçu au travers d'un rayon visuel un peu brouillé, une tête si grotesquement arrangée, que feu Callot, de burlesque mémoire, en eut fait ses délices; mais monsieur le marquis ne put y découvrir qu'une tête de Vénus.

« Ma chère Julie, dit-il en entrant, le bonheur me poursuit depuis ce matin avec une fureur extraordinaire, jamais l'aimable fortune ne m'a accordé tant de faveurs, et pour augmenter, s'il se peut, ma félicité, i lfaut que je trouve mon adorable Julie dans

les bras d'un aimable et voluptueux repos....

L'adorable Julie ne répondait pas : elle avait ses raisons.

— Il y a long-temps, ma chère amie, que je cherche l'occasion de te faire un sort, je veux te mettre à l'abri de toute espèce de besoin, et te prouver, incomparable personne, tout l'attachement que j'aurai toujours pour toi.

Même silence, de la part de l'incomparable personne.

— J'ai gagné aujourd'hui plusieurs milliers de louis, je veux en employer la plus grande partie à meubler magnifiquement un superbe local

pour recevoir ma Vénus, mille fois plus belle que celle de Praxitelle.

Or, la Vénus mille fois plus belle que celle de Praxitelle, ne répondait point à des expressions d'amour aussi tendres et aussi généreuses, mais de temps en temps, elle faisait des grimaces affreuses, parcequ'elle semblait être effrayée des gesticulations de monsieur le marquis, qui, dans sa marche toujours oblique, avait été diverses fois sur le point de tomber par terre ou sur le bord du lit, devant lequel il se trouvait par intervalle.

—Eh quoi! ma charmante Julie tu ne me réponds pas! Est-ce que déjà le sommeil se serait emparé de tes

sens? N'importe, il faut que je te ravisse le baiser le plus....

Il s'avance au bord du lit, et il s'empare de la tête du singe sur laquelle il veut appliquer la sienne; mais monsieur Magot n'était nullement disposé à recevoir des caresses si expansives, et surtout si persuasives. Aussitôt qu'il se sentit pressé par les mains décharnées de monsieur le marquis, il s'accrocha à son visage.

— Julie, belle Julie, quelle est ta folie....

La belle Julie, de sa gueule et de ses pattes armées de griffes, lui faisait les entailles les plus larges et les plus profondes, après avoir as-

souvi sa colère, elle saute sur la croisée qui se trouvait entr'ouverte, et se sauve sur les gouttières, laissant l'amoureux transi, dans un état pitoyable, et criant comme un malheureux : au secours! au secours! Je suis entre les pattes du diable.... Au secours! J'atteins ma dernière heure.... Au secours!.... Et il tombe évanoui au beau milieu de la chambre.

---

## CHAPITRE V.

Les Appeaux, Julie et le Diable.

Les cris multipliés de monsieur le marquis, avaient attiré une grande affluence de domestiques dans la chambre de Julie, madame la marquise ne tarda pas à s'y rendre et fut extrêmement étonnée de voir son cher époux en cet état, dans la chambre de sa suivante. Les secours que l'on prodigua au malheureux qui se croyait possédé du démon, ne tardèrent pas à le faire revenir, et la

première chose qu'il vit, ce fut sa chaste moitié qui semblait fort empressée de connaître les causes d'un si grand désastre.

« Quel est donc le malin esprit, dit-elle, à monsieur le marquis, qui vous a transporté dans le cabinet de ma femme de chambre?

— Ah Madame! ce ne peut être effectivement qu'une puissance infernale, car j'ignore moi même, comment dans ce moment je ne suis pas dans mon lit.

— Mademoiselle Julie, pourrait peut-être nous expliquer une chose qui paraît fort extraordinaire?

— Cela me serait impossible, Madame, car j'étais dans votre apparte-

ment, occupée, comme vous le savez, auprès de vous.

— Comment Julie, dit le marquis étonné, vous n'êtiez pas dans votre lit?

— Non assurément, Monsieur, il y a plus d'une heure que je suis dans la chambre à coucher de Madame.

— Il n'y a pas de doute, continue monsieur de Basville, que c'est le démon qui m'a pris dans mon lit, qui m'a transporté ici, et qui ensuite s'est envolé par la fenètre.

— Mais, Monsieur, dit la marquise, vous avez votre robe de chambre.

— Sans doute, est-ce qu'un démon n'est pas capable de tout. Voyez

plutôt dans quelle effroyable situation il m'a mis.

Les domestiques étaient occupés, pendant ce colloque, à laver et à nétoyer les larges égratignures du fait de monsieur Magot.

— Ce que je ne puis concevoir, disait la marquise, c'est que cette scène ait eu lieu dans la chambre de Julie, et justement pendant le temps qu'elle était auprès de moi!

— Mais, Madame, peut-on expliquer, je vous prie, toutes les infernales machinations du diable. Il n'y a pas de doute qu'il m'aura pris dans mon lit pendant que je dormais, et qu'il se sera amusé de cette manière à mes dépens. Je suis encore trop

heureux qu'il ne lui ait pas pris fantaisie de me transporter au sommet d'une montagne.

— Tout ceci me paraît bien surprenant.

— Allons, Madame, retournez dans votre appartement, c'est moi seul qui suis victime des bizarres actions du maître des enfers; il ne faut pas vous en occuper davantage, quoique je souffre beaucoup. Permettez, Madame, que je vous reconduise.

— Non, Monsieur, assurément je ne permettrai pas que vous vous donniez la peine de venir chez moi, je prends trop de part au malheur qui vous est arrivé, ponr ne pas exiger que vous alliez de suite vous

faire soigner dans le votre, votre situation exige que vous preniez beaucoup de ménagement.

— Madame, recevez mes remercìmens. »

Les deux époux se quittent en se manifestant tout l'intérêt et toute la déférence possible. Mais tout en faisant les démonstrations d'usage à son cher époux, Madame ne pouvait concevoir quelles pouvaient être les causes d'un événement aussi singulier. Elle questionnait sa femme de chambre sur différentes circonstances pour tâcher de démêler la vérité, celle-ci jurait ses grands dieux qu'elle n'y concevait également rien, et qu'elle avait été aussi étonnée que sa

maîtresse, de voir monsieur le marquis dans sa chambre, et surtout de le voir dans cet état pitoyable et ridicule.

D'un autre côté, monsieur le marquis était extrêmemet honteux de ce que cette singulière aventure s'était passée presque sous les yeux de madame la marquise, et avant de bien se pénétrer que c'était le diable qui s'était mêlé de ses amours, il voulait prendre quelques renseignemens auprès de Julie. Il ordonna en conséquence, aussitôt qu'il fut rentré dans son appartement, que Julie vint lui parler, dès qu'elle serait sortie de chez sa maîtresse, ce qui ne pouvait tarder.

L'ami de la maison, monsieur Dolval, vraisemblablement d'un caractère peu curieux, n'avait point jugé à propos de sortir de la chambre à coucher de Madame, pour savoir ce qui se passait dans celle de Julie. Il avait attendu patiemment le retour de la marquise, afin de connaître à son tour les causes d'un semblable tintamarre. Rentrée chez elle, Madame qui voulait causer sans témoins de l'aventure, ordonna à tout le monde de se retirer, et elle resta seule avec ce monsieur qui prenait un si grand intérêt à tout ce qui regardait les plaisirs de madame la marquise de Basville.

Afin que la conversation put être

faite plus commodément, Madame jugea à propos de se mettre au lit, comme on agissait toujours sans conséquence et sans compliment avec monsieur Dolval, elle jouit dans cette circonstance du privilège qu'elle s'était donné elle-même, elle se coucha en sa présence, d'ailleurs sa toilette de nuit était faite. En se plaçant sur les matelas on entendit aussitôt un ramage qui n'avait rien d'harmonieux, et qui mit fort en colère madame de Basville.

« Ce malheureux enfant, dit-elle, je suis sûre qu'il aura donné la volée dans ma chambre à coucher, à une vingtaine d'oiseaux. Voyez je vous prie, monsieur Dolval, si vous ne

pourriez pas les chasser dehors. »

Les appeaux cessèrent leur jeu pendant quelques instans. L'ami de la maison ouvrit plusieurs croisées, et se mit en devoir de chercher partout pour faire envoler les oiseaux que l'on supposait être cachés dans tous les coins de l'appartement. Les recherches furent vaines, on ne trouva ni cailles, ni perdrix, ni corbeaux, ni coucous. Ils n'étaient point logés dans la chambre de Madame.

Un instant après, la marquise se remuant vraisemblablement dans son lit, les appeaux recommencèrent de plus belle, ce concert excita chez Madame une colère plus forte que la première.

« Je vous en supplie, Monsieur, faites cesser cet insuportable carillon, il y a de quoi me faire avoir une attaque de nerfs; veuillez avoir quelque pitié de la délicatesse de mes organes.

Les mêmes recherches eurent encore lieu, et toujours avec aussi peu de succès que la première fois.

— Je puis vous assurer, Madame, que je ne trouve rien, et que j'ai visité tous les coins de votre appartement sans pouvoir y découvrir seulement une mouche; d'ailleurs, il me semble que maintenant je n'entends plus rien. »

Effectivement, Madame ne bougeant pas, tout observait le plus profond silence; mais un instant après,

il fut encore interrompu par un gazouillement plus vif qu'il n'avait été les deux premières fois. Pour le coup la colère de Madame fut des plus énergiques : elle saute en bas de son lit, elle va en criant, s'accrocher à toutes les sonnettes de sa chambre. Les domestiques arrivent de tous les côtés : « que l'on fasse venir mon fils, que ce mauvais sujet vienne me trouver, n'importe dans quel état il sera. Pourquoi Julie n'est-elle pas encore ici ? »

On cherche partout mademoiselle Julie, et après plusieurs recherches, on la trouve dans l'appartement de monsieur le marquis, où elle recevait des leçons de morale sur son incon-

séquence ou l'effet de la fatalité de son destin, de ce que le démon s'était logé au beau milieu de son lit. Aussitôt qu'elle entend le bruit et les criailleries des domestiques, elle s'empresse de se rendre auprès de sa maîtresse qui ressemblait plutôt à une furie qu'à une femme.

« Pourquoi n'êtiez vous pas dans votre chambre, Mademoiselle, lorsque je vous ai sonné?

— Mon Dieu, Madame, si le diable s'est établi chez moi, décemment je ne puis pas y faire ménage avec lui. Je cherchais auprès de vos femmes quelque azile, afin de pouvoir y passer la nuit tranquillement.

— Et monsieur le vicomte, pour-

quoi ne se rend-il pas à mes ordres?

— Je crois qu'il s'habille, Madame, pour paraître devant vous avec plus de décence.

— Il serait bien plus décent à lui, de ne pas ensorceler ma maison. »

Monsieur de Basville, que l'on était venu interrompre au beau milieu d'un sermon qu'il débitait à mademoiselle Julie, malgré les souffrances qu'il endurait des suites de sa funeste aventure, voulut connaître qu'elles pouvaient être les causes d'un si grand bruit dans la maison, il arrive dans la chambre à coucher de Madame, qui dans sa fureur, se démenait dans un désordre extrême, au fond d'une dormeuse.

« Madame, lui dit-il, après l'avoir examinée, il faudrait au moins, lorsque vous vous trouvez dans un état pareil, ne pas garder auprès de vous des domestiques d'un sexe différend du vôtre; car en vérité....

— De quoi vous mêlez vous, Monsieur? Et qui vous prie de venir me trouver au milieu de la nuit?

— Madame, c'est l'intérêt que je prends à votre santé, à votre tranquillité, et même à votre haute réputation.

— Je serais plus tranquille, si vous étiez resté dans votre appartement. Quant à ma haute réputation, vous devriez plutôt, Monsieur, vous occuper de la vôtre qui n'est pas

tout-à-fait aussi élevée. Elle se trouve entièrement écrite sur votre visage.

— Madame, ne revenons pas sur la scène de tantôt, qui est aussi incompréhensible pour moi que pour vous. Allons mes amis, dit-il aux domestiques qui remplissaient la chambre, vous voyez que Julie est auprès de sa maîtresse ; je crois bien que pour l'instant, Madame n'a pas besoin de vos services. »

En faisant sortir la valetaille, monsieur le marquis aperçoit l'ami de la maison, qui ne disait mot dans un coin.

« Eh quoi! s'écrie-t-il, le cher Dolval à cette heure-ci chez Madame? Mais en vérité c'est charmant!

— Mais oui.... n'est-ce pas.... mon cher marquis.... Bonsoir ...

— Est-que par hasard ce serait vous qui causeriez un tel bruit? Je vous croyais un peu plus de tact, un peu plus de prudence... Un peu plus de....

— Mais non.... Je vous assure....

— Dans tous les cas, je ne dois pas m'en prendre à vous, mais à madame la marquise, qui se mord les lèvres de rage au fond de sa dormeuse.... Comment, Madame, il n'y a pas de mal à cela; et vous me voyez édifié....

— Je vous prie, Monsieur, de ne point vous permettre de coupables pensées....

— Je m'en garderai bien.

— C'est le plus innocemment du monde que monsieur Dolval se trouve encore chez moi....

— Je n'en doute nullement.

— Il devait me faire la lecture d'une charmante comédie en vers d'un de ses amis, et qu'il veut protéger contre les cabales toujours croissantes....

— Ah! il vous faut des comédies en vers? Ne pourrais-je pas au moins savoir, qu'elle est celle qui vient d'être jouée dans cette maison?

— Le premier acte s'est passé dans la chambre à coucher de Julie, et vous y étiez un des héros de la pièce.

— J'en conviens à ma honte, mais

enfin quels sont les détails du second, dont la scène vient de se passer dans votre chambre à coucher?

— Monsieur....

Dans ce moment arrive notre jeune étourdi, que l'on venait de réveiller en sursaut, et qui malgré cette petite contrariété, se doutant bien qu'il allait être grondé, n'en riait pas moins comme un fou.

« Qui vous a permis, Monsieur, lui dit sa maman, de cacher avec votre malheureux singe, des milliers d'oiseaux dans mon appartement?

— Des oiseaux maman?

— Sans doute, des oiseaux qui ont fait un train épouvantable dans ma chambre.

— Maman je puis t'assurer que ce ne sont que des appeaux que j'ai cachés dans ton lit ; tenez vous pouvez vous en convaincre. »

Aussitôt le jeune homme court vers le lit, et reprend tous ces petits instrumens qui avaient été cause d'un semblable scandale. A cette vue monsieur le marquis ne put s'empêcher malgré les douleurs que lui causaient ses égratignures, de rire à gorge déployée.

« Voilà donc, Madame, ces oiseaux indiscrets qui viennent troubler votre tranquillité et votre sommeil, qui sans doute, doivent vous être bien chers et bien précieux. Pour servir d'exemple, et en vertu de quel-

ques anciennes lois féodales, qui, je crois bien ne sont pas rapportées, vous devriez les faire pendre à la porte de votre hôtel. Leur supplice serait une édification pour tous les bons maris de France.

« Je vous prie, dit la marquise, outrée de honte et de colère, de mettre moins d'amertune dans vos pitoyables ironies : je ne me suis pas permis la moindre réflexion désagréable et humiliante, lorsque je vous ai trouvé demi-mort dans le cabinet de ma femme de chambre; veuillez je vous prie, être au moins aussi généreux que moi.

— Madame, je n'oserais pas me hasarder la moindre mauvaise plaisan-

terie, j'admire seulement avec quel feu, avec quelle agitation vous écoutiez la lecture d'une comédie en vers que vous faisait ce bon Dolval, que je vois tout consterné, appuyé contre la cheminée. Remettez vous, mon cher ami, dit-il à Dolval, je suis toujours de plus en plus convaincu que la vie est semée d'affreuses tribulations, vous voyez cette vérité écrite en très-gros caractères sur ma figure. Je me suis permis ce soir, après une journée délicieuse, de courir la pretantaine pour chercher quelques bonnes fortunes. J'ai trouvé dans un lit, au lieu d'une femme charmante que je croyais y rencontrer, le diable qui m'a sauté au visage et qui m'a mis

dans l'état où vous me voyez. Cette pauvre Julie, qui paraît toute décon-certée, n'en pouvait pas davantage; car elle n'était pas chez elle. Mais un esprit infernal, un griffon, était à sa place étendu voluptueusement au beau milieu de son lit.

— Non mon papa, dit le jeune vicomte toujours en riant, ce n'était point un griffon qui était dans le lit de Julie; mais c'était mon singe que j'avais été y porter, et que j'avais arrangé en jolie femme.

— Toujours cet infernal singe! dit en marmottant madame de Basville.

— Comment, mon fils, c'est votre Magot qui m'a si bien étrillé?

— Mais il paraît que oui.

— Vous êtes fort heureux que je me trouve ce soir de l'humeur la plus gaie et la plus accommodante, car je vous aurais corrigé d'une manière exemplaire pour une inconséquence de cette nature.

— Mais mon papa, tout cela n'était que pour rire, et comme vous voyez, j'en ris encore de tout mon cœur.

— J'en ris également, quoique tout cela soit à mes dépens, car je vois qu'il faut s'amuser des choses les plus sérieuse. Mais vous, mon fils, vous ne devriez plaisanter qu'avec des objets dont vous connaissez les résultats, et non sur des choses qui sont au-dessus de votre âge,

votre inexpérience vous fait commettre des indiscrétions dont vous êtes fort loin de connaître et d'apprécier toutes les conséquences. Qu'il n'en soit plus question pour ce soir, allez, Monsieur, retournez dans votre appartement, et tâchez de retrouver, si vous le pouvez, votre malheureux singe : allez donc, vous rirez demain.

— Quant à vous, mon cher Dolval, il ne doit y avoir rien de sérieux entre nous, et nous n'en sommes pas moins les meilleurs amis du monde, quoique je sois assez malheureux de vous trouver au milieu de la nuit dans la chambre à coucher de ma femme. D'après l'explication, je ne

dois point le trouver mauvais, et je vois que c'était en tout bien tout honneur, il ne s'agissait que de la lecture d'une pièce de comédie. Cependant ces malheureux appeaux dérangent un peu mes bénignes réflexions, mais l'intérêt que Madame prenait à une aussi attendrissante lecture, l'enthousiasme et l'éloquence du lecteur, sembleraient justifier son extrême agitation, ainsi tout se trouve en concordance dans ce moment avec mes louables dispositions. J'ose croire cependant, mon cher ami, que tous ces dérangemens ont un peu réfroidi pour ce soir votre zèle pour la lecture, et votre verve entraînante pour faire ressortir tou-

tes les beautés d'une tirade bien versifiée, j'aime à croire que vous allez vous retirer. Julie, dites que je veux sortir, que l'on mette les chevaux, et pour éviter un plus grand scandale dans cette maison, car je présume qu'il y en a suffisamment pour ce soir, je vais vous conduire chez vous.

— Mais, Monsieur, dit la marquise qui paraissait toujours plus outrée, il me semble que vous vous arrogez des droits....

— Qui m'appartiennent dans ce moment et dans cette épineuse et délicate circonstance. Vous êtes d'ailleurs fatiguée, vous avez besoin de repos, votre esprit ne pourrait sai

sir tous les fils de l'intrigue d'une comédie. Pour ce soir il faut se séparer, demain vous reprendrez le cours de votre délassement sentimental, et après une courte explication je vous rendrai toutes vos prérogatives. »

Monsieur Dolval ne répliqua qu'en riant, malgré quelques instances de la part de Madame, il fallut en passer par tout ce qu'en avait décidé monsieur le marquis, il reconduisit son ami chez lui, en prenant toujours le ton de la plaisanterie dans tout le cours de la conversation qu'ils eurent ensemble pendant le voyage, il revint ensuite se coucher tranquillement, car il avait besoin de repos.

Le lendemain de fort bonne heure, c'est-à-dire vers les deux heures après midi, car midi, chez les grands, est toujours pris pour minuit, après s'être fait annoncer chez madame la marquise, suivant les formalités d'usage, et après être entré chez elle d'un air affable et riant, il lui fit quelques représe..tations sur le scandale de la veille. Madame qui conservait envers son époux une rancune un peu prononcée de ce qu'il s'était permis de faire sortir son lecteur sans sa permission, reçut monsieur le marquis avec beaucoup de hauteur.

« Il me semble, lui dit-elle, que vous avez oublié les conventions que

nous avons faites avant notre mariage. Je croyais d'après cette explication primitive qu'il m'était permis de faire chez moi tout ce qu'il me plaît d'y faire, sans que votre intervention maritale soit en rien nécessaire. Vous savez d'ailleurs, que je ne me permets pas la plus petite investigation sur votre conduite, tout m'autorise donc à exiger de vous un peu plus d'égard, et moins de sévérité.

— Madame, je respecterai toujours vos plaisirs, vos goûts et surtout votre volonté, je me rappelle parfaitement les conventions qui ont précédées notre hymen, je vous observerai seulement aujourd'hui,

que la décence a des bornes qu'une épouse comme la mienne ne doit jamais franchir. Je ne viens point vous reprocher la scène d'hier comme mari, mais comme votre meilleur ami. Qu'un homme passe la nuit chez vous en déclamant ou à faire toute autre chose, il est convenu il est de rigueur que je ne dois pas m'en inquiéter, parce que vous m'avez diverses fois assuré, et je dois vous en croire, que votre vertu était toujours à l'abri de toute atteinte. Mais si cette conviction est suffisante pour moi, croyez vous que vos gens soient susceptibles de la même crédulité? Croyez que votre fils, dont les idées commencent à se développer, ne

fasse pas quelques réflexions sur tout ce qui se passe chez vous? Ne devez vous pas l'exemple des bonnes mœurs à celui de vos fils qui vous reste, comme vous devez entièrement à tous deux votre tendresse maternelle.

— Ne me parlez pas de mon fils, c'est lui qui par son affreux badinage, est la cause de tout le bruit qui existe dans cette maison depuis hier, et sans tout ce scandale, je ne serais pas exposée, Monsieur, à entendre dans ce moment, vos lecons de morale.

— Justement, Madame, c'est ce qu'il vous convient le plus d'éviter; et si dans ma conscience, je dois vous

passer beaucoup de choses par rapport aux justes égards que je vous dois, toute ma sollicitude dans ce moment, est d'empêcher qu'il se passe sous les yeux de votre fils, des scènes et des exemples qui ne sont point faits pour son âge. Vous avez jugé à propos de faire voyager son frère dans un âge beaucoup plus tendre, il faut vous décider à laisser partir celui-ci ; cette détermination de votre part, devient chaque jour plus nécessaire.

— Monsieur, il ne me reste plus que lui pour me sauver des ennuis que j'éprouve souvent dans ma triste solitude.

— Sans doute, Madame, mais vous

avez aujourd'hui des preuves incontestables, que ses jeux et ses délassemens ne peuvent pas toujours vous amuser, et ces premières espiègleries doivent aussi vous donner la juste mesure du jugement que vous devez porter sur ses dispositions. Ainsi, tout vous dicte la nécessité de vous prémunir contre les effets de son bruyant caractère, et surtout de l'éloigner d'auprès de vous. Choisissez lui un bon mentor en qui vous mettrez toute votre confiance, et daignez écouter et suivre les conseils d'un ami sincère. »

Madame la marquise sentit la justesse du raisonnement de son époux; elle se rendit à ses instances. Ils

convinrent d'un commun accord qu'un bon gouverneur serait choisi à monsieur le vicomte, et qu'il partirait pour un voyage de long cours.

---

# CHAPITRE VI.

L'abbé Canard. — Voyages.

« Je viens de vous faire appeler, mon fils, dit madame la marquise à son cher vicomte, pour vous avertir qu'il faut vous préparer à voyager, parce qu'enfin il est temps de vous éloigner de la maison paternelle. Monsieur l'abbé, que je vous présente, dont l'esprit, les connaissances et la profonde érudition justifient déjà le choix que je viens de faire est chargé de vous suivre partout et de

vous donner les conseils et les instructions qui vous sont si nécessaires pendant le cours de vos longs voyages. Dans cette maison, presque toujours depuis votre naissance j'ai eu à me plaindre de vos éternelles folies, les voyages muriront votre tête trop légère, et à votre retour, j'aime à le croire d'avance, je n'aurai qu'à me louer des changemens avantageux qui se seront opérés en vous.

— Je crois pouvoir t'assurer, ma mère, que je ne changerai jamais.

— Vous vous trompez étrangement, monsieur, réfléchissez davantage avant de vous déterminer à faire quelque chose, et la frivolité ne dirigera pas sans cesse toutes vos ac-

tions. Les futilités qui sont les principaux objets de vos amusemens alimentent et excitent continuellement votre jeune imagination, il est temps de mettre un terme à toutes vos extravagances, et, sous les auspices de monsieur l'abbé qui me répondra de votre conduite, j'ose espérer que vous n'en commettrez pas une seule; aussi lorsque nous nous reverrons je vous trouverai corrigé de vos défauts. »

Le jeune élève et le précepteur saluèrent madame la marquise et monsieur Jean s'empressa de conduire son mentor dans son appartement.

—Oserai-je vous prier, monsieur,

de me dire comment vous vous nommez, car il paraît que nous sommes ensemble, pour y vivre long-temps.

— Mon nom est Canard, mais je vous prie de ne jamais me donner d'autres dénominations que monsieur l'abbé.

— Ce nom promet beaucoup, monsieur l'abbé, et je puis vous assurer qu'il me plaît infiniment, cependant puisque tel est votre bon plaisir, afin que nous soyons toujours bon amis, je ne me permettrai jamais de vous appeler par votre nom.

— D'après ce que m'a dit votre respectable mère elle a beaucoup à se plaindre de la légèreté de votre caractère.

—Monsieur, j'ai un très-grand défaut, et qui est capital aux yeux de beaucoup de monde, c'est de rire de tout, de m'amuser de tout, de me contenter de tout, et de trouver jusques dans les choses les plus tristes et les plus lugubres beaucoup de matières pour alimenter mon éternelle gaieté, vous ne serez donc pas étonné, monsieur l'abbé, que votre morale, vos leçons, vos sermons même soient à chaque instant les objets de mes amusemens..

—Monsieur, il faudra vous corriger de cette ridicule manie, et j'espère que votre gouverneur....

— Exercerait en vain toute son autorité, il n'y parviendra jamais.

Tenez monsieur l'abbé, dès aujourd'hui, il faut nous entendre, vous avez besoin de moi comme j'ai grand besoin de vous; ne me contrariez pas trop, et je vous promets d'être un élève extrêmement docile.

— Monsieur la gravité de mon caractère, l'importance de mon ministère.... et surtout la nécessité de répondre à la confiance que l'on m'accorde....

— Monsieur, je vous ai donné une idée précise de mes penchans et de mes goûts, c'est déjà vous donner une grande preuve de ma confiance, et vous n'avez besoin que de la mienne, quand à votre gravité, etc. etc., conservez-la si vous le pouvez, mais je

vous avertis qu'à chaque instant je m'en amuserai, si vous vous refusez à pardonner quelques petits traits de folie qui me passeront par la tête.

— J'aurais toute la condescendance que vous désirerez, pourvu que la décence soit toujours la base de toutes vos actions.

— Votre réserve est extêmement juste, croyez que je m'y conformerai toujours.

Les préparatifs du voyage ne furent pas longs, il fut décidé que l'on commencerait par visiter la Provence avec le projet de rester quelques temps à Marseille. Les voilà tous les deux sur la route de cette ville. A chaque relais, à chaque auberge, monsieur le

vicomte trouvait matière à exercer son infatigable malignité, il fallait tout le sérieux que voulait toujours conserver monsieur l'ecclésiastique, ce qui ne veut pas dire monsieur le pédant, pour ne pas pouffer de rire à chaque instant.

La ville de Marseille plut beaucoup à notre jeune homme, ils restèrent plusieurs années dans cette ville célèbre, colonie primitive de Phocéens, dont les descendans sont singulièrement dégénérés de leur antique simplicité, monsieur le précepteur faisait quelquefois cette judicieuse et savante remarque : tout se corrompt, disait-il, tout se détruit; tous les monumens , toutes les institutions

ont une fatale et incalculabe propension à dégénérer. Monsieur Jean lui répondait par ces quatre vers du fameux Sonnet de Scarron :

Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude :
Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude?

Ces marbres si durs, qui ne peuvent résister à la faux destructible du bon homme Saturne, me rappelent monsieur l'abbé que vous avez besoin d'un habit pour Pâques, car on aperçoit sur le vôtre la trace des promenades quotidiennes de la vergette; ce qui lui donne un air d'antiquité moins ancienne que l'origine de la ville de Marseille, mais qui cependant semble déjà remon-

ter à quelques siècles. Et monsieur l'abbé de faire une laide grimace, parce qu'il le dérangeait ou l'interrompait toujours au milieu d'une élégante périphrase ou d'une savante dissertation.

Monsieur le vicomte retirait peu de fruit des leçons qu'il recevait de son gouverneur , parce que ce jeune homme ne portait jamais son attention que sur des futilités qui l'occupaient sans cesse. Monsieur l'abbé se démenait en vain à faire valoir son éloquence et son érudition : il s'aperçut facilement que la dissipation, le changement de lieu et de scène alimentaient davantage la gaieté et la frivolité, de son élève ce qui déve-

lopait chaque jour davantage la nullité de ses moyens pour acquérir des connaissances ; monsieur l'abbé quoique attaché à monsieur Jean, et tout se trouvant bien avec lui, sous les rapports pécuniaires, résolut cependant de retourner à Paris, pour le rendre à sa famille. La responsabilité d'une éducation manquée, pesait fortement à sa conscience ; d'ailleurs il craignait qu'on ne lui en fît des reproches, quoiqu'il eut mis tous les soins et tout le zèle possible à imprimer dans son âme les leçons qu'il lui donnait.

—Mon intention M. le vicomte, lui dit-il un jour, serait de nous rendre auprès de vos parens. La tâ-

che que j'ai à remplir auprès de vous est extrêmement délicate, ils pouraient soupçonner que la confiance que l'on m'a accordée, n'est point assez justifiée.

— Je ne vois point, monsieur l'abbé que vous ayez en rien trompé leur attente.

— Je vous demande pardon, vous n'êtes point assez pénétré de la nature des fonctions qu'il faut que je remplisse, chaque jour vous m'en donnez des preuves incontestables.

— Mais il serait possible que vous fussiez dans l'erreur. Si je n'écoute pas les leçons que vous me donnez, si je regarde avec peu d'attention vos droites et vos courbes dans vos démonstrations

géométriques; c'est que la nature m'a donné une telle facilité que je saisis au premier abord, et qu'un long raisonnement m'ennuie. Si j'étais dans un collége où vingt pédans seraient sans cesse à mes trousses, et qu'il me fallut répondre à de forts longs examens, je remporterais tous les prix en me moquant de mes professeurs et de mes camarades.

—Monsieur cette présomption vous fait le plus grand tort.

—Elle me fait honneur, parce que je crois qu'elle est justifiée par la facilité et l'esprit, surtout par l'originalité qui me distingue, celle de m'amuser de tous les travers de ce bas monde. D'ailleurs je vous avoue-

rai que votre projet me contrarie beaucoup. Avant de rentrer dans ma ville natale, je me proposais d'aller visiter la Grèce, cette ancienne patrie des beaux arts et des sciences, maintenant arrosée du sang de ses enfans et couverte de monumens renversés.

— C'est un voyage pénible et fort dangereux, je dois vous témoigner toute ma répugnance à le faire.

— Je brule du desir de parcourir cette ville de Misitra, où l'on voit encore les immenses débris de la superbe Lacédémone; celle de Setine, où sont les dernières traces de la capitale de ces illustres et malheureuses contrées, nous péné-

trerons même, si vous le jugez à propos, jusques dans l'ancienne Bysance, aujourd'hui la capitale de l'empire Ottoman.

— Plus vous étendez vos vues et vos projets de voyage, et plus je dois vous manifester mon éloignement de vous y accompagner.

— Je crois, monsieur l'abbé, que vous plaidez contre vos intérêts. Car je me repais d'avance de nos récréations et de nos continuels amusemens. Je serais curieux, par exemple, de voir de la pointe du grand sérail de Constantinople, où il nous sera défendu d'entrer, la tour de cette intéressante Héro, qui chaque jour attendait son cher Léandre. Je voudrais

essayer en me jetant dans la mer auprès du sérail de Scutari, si je ne pourrais pas moi-même aller à cette tour de déplorable mémoire, et faire en m'amusant le petit Léandre.

—Je vous renouvelle, Monsieur, que votre projet est absolument illusoire pour le moment. Le mien est de nous diriger vers la capitale. Si quand nous aurons revu vos parens, ils jugent à propos de vous laisser faire un voyage dans ces contrées éloignées, ce sera une vrai satisfaction pour moi.

—Mais vous m'avouerez, monsieur l'abbé que c'est cruellement me tyranniser, je vous assure que j'ai une extrême envie dès aujourd'hui de voyager en Turquie, tout dans ce charmant

pays est fait pour exciter la mélancolie et la sensibilité. Je veux tout à mon aise y jouir du plaisir de comparer les mœurs de ces nations avec les nôtres, et rire des contrastes qui vont s'offrir à mes yeux. Vous, Monsieur, qui mourez déjà du desir de vous procurer les mêmes jouissances que moi, malgré votre rigide suprématie sur ma conduite, vous ne pouvez pas vous refuser de m'y accompagner.

— Gémissons plutôt, Monsieur, sur un pays dont les institutions n'ont aucunes bases, où la vie de chaque particulier dépend du bon plaisir d'un despote, où le peuple fait ses délices du pal, du crampon,

de la strangulation, etc. etc., spectacles qui n'ont pas de côtés plaisans.

—Monsieur l'abbé, imitez moi, je crois que c'est le plus agréable des caractères que celui qui sait s'amuser de toutes les folies des hommes, quittez votre air morose, riez des travers inconcevables que vous rencontrez sans cesse sous vos pas, et qui alimentent les passions de tous les pauvres humains. Si vous voulez descendre au fond de votre conscience, vous serez convaincu que l'on doit placer sous le même niveau : la vanité que l'on rencontre à chaque pas ; la bonhommie, qui suppose toujours la bonté du cœur et jamais la corruption ; la cruauté, qui est le

défaut de la civilisation ou l'atrocité du caractère; mais qui est toujours émanée de l'altération des sentimens ou de la dépravation de l'âme; ce délice des potentats de l'Asie, qui les guide dans toutes leurs actions, et qui les pousse à faire peser sur quelques malheureux esclaves leur cruelle et foudroyante autorité; cette fantàstique originalité de quelques individus que l'on rencontre partout, qui se croyent quelque chose parce qu'ils se sont donnés la peine de naître, comme dit Figaro; cette tourbe de courtisans et de parvenus, qui ne se rappellent plus des mathématiques qu'ils ont appris, que par la nécessité de se servir sans cesse de la ligne courbe et

qui font une étude particulière de l'élasticité de la colonne vertébrale. Lorsque vous aurez réfléchi philosophiquement, monsieur l'abbé, sur toutes ces bizarreries, vous verrez que tout cela ne peut qu'exciter notre parfaite et entière hilarité.

---

## CHAPITRE VII.

Les Comédiens supposés.

Suivant la détermination qui avait été prise par monsieur l'abbé, le vicomte se disposa à retourner près de madame de Basville ; où le précepteur voulait prendre de nouveaux ordres. Il aimait beaucoup son élève, mais il voyait avec une douleur véritable cette funeste propension à une éternelle gaieté, et il était bien convaincu que rien ne pouvait le changer ou le détourner de ce

penchant. Le jour du départ fut fixé, le jeune homme obtint seulement que l'on passerait par le Dauphiné et la Savoie, et que l'on visiterait les glaciers du Mont-Blanc.

En entrant dans la diligence qui devait les conduire à Avignon, nos deux voyageurs examinèrent avec une véritable satisfaction, que la composition de l'assemblée paraissait être choisie et extrêmement agréable, avantage qui est toujours très-rare lorsque l'on voyage, et qu'il faut savoir apprécier lorsque l'on est partagé si favorablement.

Trois jeunes dames très-jolies et très-gaies étaient au fond de la voiture. Le milieu était occupé par

monsieur le vicomte et son précepteur, avec une dame d'un moyen âge. Sur le devant de cette diligence étaient deux jeunes commis voyageurs et un négociant. Parmi les trois jeunes femmes qui étaient au fond de la voiture, et sur lesquelles semblaient se porter tous les regards et toutes les attentions des autres voyageurs, car partout où elle se trouve, il faut toujours rendre hommage à la beauté, étaient deux jeunes dames bien nées et qui paraissaient avoir reçu une brillante éducation, et une demoiselle qui était sœur de l'une de ces deux dames.

En diligence, plus que partout ailleurs, la connaissance est bientôt faite

surtout lorsque chacun s'y trouve engagé par la conversation d'usage, et par un extrême amabilité. Les trois jeunes dames avaient avec elles une guitare, une lyre et de la musique. Aussitôt qu'elles eurent fait quelques lieues, excitées par les jeunes gens, elles firent connaître la beauté de leurs voix et leurs véritables talens en musique. Elles chantèrent à l'envi des morceaux très-gais et très-jolis, en s'accompagnant du mieux qu'elles purent, malgré les cahotemens de la voiture.

En arrivant à la grande auberge, où l'on devait dîner et se reposer pendant deux ou trois heures, où devaient également descendre et se repo-

ser les personnes qui composaient la diligence faisant route contraire et allant à Marseille, notre jeune vicomte pressa de descendre pour donner la main aux trois aimables chanteuses par circonstance. Ce fut encore en chantant et en riant qu'elles sautèrent et franchirent le marche-pied de la diligence. L'autre voiture était déjà arrivée, et les personnes qui en étaient descendues attendaient avec impatience celle de Marseille pour se mettre à la table d'hôte, qui devait se partager en commun entre toutes les personnes des deux diligences.

La composition de celle qui venait de Paris était bien différente de celle

arrivant de Marseille, et l'originalité de toutes ces personnes était encore augmentée par l'impatience qu'elles éprouvaient de se mettre à table. Voici le détail de cette composition : trois vieilles et nobles douairières dont une s'efforçait de paraître fort intéressante, c'était une belle dame à vapeur, à grand ton et à grand étalage, qui se faisait suivre par deux grands paysans que l'on avait affublés en laquais ; un jeune homme d'une agréable physionomie, mais qui paraissait extrêmement triste, avec un monsieur plus triste encore, et qui semblait le diriger ; enfin un autre monsieur qui portait un perroquet et qui était assis au milieu de trois ou quatre chiens avec

lesquels il paraissait être en parfaite intelligence, puisqu'il ne fit société qu'avec eux pendant la halte.

Le cortège de nos jeunes gens et de nos chanteuses passa d'un air affable et riant devant les trois douairières. Ah fi donc! dit l'une d'elle, avec un profond mépris, *c'est une troupe de comédiens*, cette expression, qui fut répétée en écho par toutes les personnes de la première voiture, fut distinctement entendue par le jeune vicomte, qui ne laissait rien perdre et cherchait toutes les occasions de manifester sa gaieté. On se place dans une grande salle en attendant le dîner; comme personne ne se connaissait, les habitans de l'une des diligences se

mettent d'un côté et ceux de l'autre en face, sans le moindre mélange, ce qui arrive presque toujours. Mesdames, dit le jeune vicomte à la troupe joyeuse, c'est-à-dire aux personnes de la deuxième diligence, on nous prend pour des comédiens ambulans, et en vertu de cette charmante qualification, on nous traite déjà avec beaucoup de hauteur et de mépris. Vous ne connaissez personne dans cette petite ville, et encore moins dans cette maison; en conséquence, vous ne pouvez en aucune manière compromettre votre caractère, vos personnes et vos dignités; en suivant un conseil que je vais vous donner, nous passerons agréablement les deux

ou trois heures que nous avons à rester ici : daignez, je vous en supplie seulement pendant cette espace de temps, daignez accepter le brevet de comédiens et de comédiennes que l'on vient de nous délivrer gratuitement.

« Y pensez-vous, Monsieur, dit l'abbé à son élève, nous compromettre de cette manière?

— Monsieur, je vous en prie, ne craignez rien, je suis incapable d'abuser d'aucune circonstance, mais il faut nous amuser aux dépens de cette haute société qui nous ravale déjà parce qu'on nous suppose des comédiens, comme si cette classe n'était pas tout aussi respectable que tant

d'autres. Au surplus, je n'exige rien de vous, Mesdames; je ne vous demande pour l'instant que votre consentement, je me charge de tout le reste; et puis ce n'est que pendant quelques heures, en remontant en voiture, chacune de vous, Mesdames, reprendra sa dignité personnelle et le rôle qui lui convient ou que le sort lui a assigné. Ne me refusez donc pas ce petit acte de complaisance, qui ne peut être d'aucune conséquence, et ne doit en rien vous effrayer, car je vous promets de ne pas sortir des bornes de la décence.

Les trois jeunes personnes acceptèrent sans réflexion par un aimable

signe de tête ; mais la dame fit quelques difficultés, vaincue enfin par les instances des jeunes gens, elle voulut bien se prêter à cette plaisanterie, à condition qu'elle ne serait pas portée trop loin, et que tout son rôle se réduirait à un continuel silence. Il fallait encore vaincre la répugnance de monsieur l'abbé, qui semblait déjà faire quelques grimaces à l'annonce des nouvelles folies de son élève. « J'ai toujours respecté votre personne, votre caractère, tout jusqu'à votre nom, lui dit monsieur le vicomte, et certes, monsieur l'abbé, vous conviendrez que c'est un grand effort de ma part. Daignez dans cette circonstance avoir quelque in-

dulgence, et d'ailleurs je ne vous demande que d'avoir la bonté de ne pas nous trahir, dans ce cas votre rôle se réduit à bien peu de chose, et ne peut compromettre en rien votre dignité. Monsieur l'abbé se rendit d'assez mauvaise grâce, mais enfin il se rendit.

— Ne faites nullement attention aux noms de guerre que je vais gratuitement vous donner, ajouta le jeune fou, qui, se disposant déjà à entrer dans son rôle de jeune fat ou jeune premier, détacha aussitôt un superbe entrechat et se mit à solfier en prenant un air aimable et avantageux en passant devant la vieille troupe, qui n'avait rien entendu du

complot et qui se trouvait gravement assise en face de nos jeunes étourdis. Il regarde les vieilles avec des yeux en coulisse, et passe devant les vieux en exécutant brillament quelques *jetées batues* : Ah! Ah !....

— Quelle horreur! disait une des vieilles.

— Mais non, répondait une autre : ce jeune homme est très-bien ! Il a une physionomie très-distinguée, et dans tout son ensemble il a des formes vraiment Apolloniennes!

—Ah! Ah!! s'écriait à chaque instant le jeune fou, en sautant quelques entrechats.

—Heureusement, disait un vieux monsieur que nous n'allons rester que

quelques instans avec ces gens-là, car il est impossible d'être en plus mauvaise compagnie.

— Serions-nous assez malheureux d'être forcés de dîner à la même table? disait une des douairières à une autre dame, mais il y a de quoi en mourir de honte. Le maître de cette mauvaise auberge est un grand insensé de mettre des personnages de notre qualité à côté de gens de cette espèce, c'est vraiment n'avoir pas le sens commun, je vous assure ma chère, que jamais je n'ai été exposée à une telle insulte, à une semblable dégradation.

—Mes amis, dit le jeune vicomte, à ses prétendues camarades, hier au

soir nous avons très-mal joué le calife à Marseille, il n'y avait point d'ensemble , la réplique a été mal saisie, et le dialogue a été d'un froid de glace d'un bout à l'autre de la pièce. Vous savez que nous devons le jouer demain à Aix, nous ferons fort bien de le répéter en attendant le dîner. Aussitôt il se met à fredonner en se donnant des airs languissans : *mes chers amis dans cette vie*, etc...... Allons Lucrèce, ton grand air de facture. De *tous les pays pour vous plaire*, allons ma chère camarade, un peu de complaisance.... Vous voulez bien nous le permettre, aimables et charmantes personnes, continua-t-il, en s'adressant aux

dames du côté droit de la table, qui était le côté des vieux grognards, nous manquons peut-être aux convenances, mais vous le voyez, je suis fou de mon art, et depuis Manlius jusqu'à Cadet Roussel, je remplis tous les rôles à la satisfaction du public et de mon directeur, que j'ai l'honneur, Mesdames, de vous présenter, il désignait monsieur l'abbé. Mais je suis fort exigeant, j'aime que mes camarades s'empressent à montrer le même zèle, le public nous aime beaucoup, il ne faut pas abuser de sa généreuse bienveillance.

—Allons ma bonne amie, allons Lucrèce, ces dames veulent bien nous le permettre, si tu répugnes à nous

faire voir dans ce moment, que tu es d'une légèreté extraordinaire, et que ta danse a quelque chose de merveilleux; nous voulons bien être assez indulgens pour te passer le pas-solo de rigueur, mais au moins commence ton andante. Allons, voyons, un peu de hardiesse, je vais t'accompagner avec ta guitare. C'est un bémol majeur : trois bémols à la clef.... C'est aussi dans ce ton que je chanterai mon grand air de *ma Zétulbé*....

— Pas mal, .... pas mal, mais je te dirai que ton insipide timidité gâte toujours tout ce que tu fais. Tu as dansé le pas à ravir, nous ne le demandions pas, et c'est très-joli de ta part.

— Vous remarquerez aimables et jolies dames, dit-il aux vieilles, que cette jeune actrice promet beaucoup, elle a un genre de danse extrêmement grâcieux et voluptueux, qui entraine, qui enlève tous les suffrages. Il est bon que vous soyez instruites, Mesdames, que de tous les bons élèves que j'ai formés, c'est celui qui a le mieux profité de mes leçons.

— Tu ne dois pas rougir de ce que je dis là, Lucrèce, c'est l'exacte vérité, mais il semble, parce que tu portes le nom d'une femme vertueuse, qu'il soit nécessaire que tu imprimes ce caractère à tous les rôles que tu joues, ceci est bon en public, mais entre nous, ma bonne amie,

nous savons bien ce que nous devons en penser, et les planches sur lesquelles tu fais tes cabrioles facilitent beaucoup les faux pas. A propos Lucrèce, avoue que ce prince Russe, avec lequel tu causais hier au soir, est bien aimable! C'est un joli pigeon à gorge dorée! Je l'ai connu en Westphalie, je remplissais alors les rôles de niais, toutes les femmes se l'arrachaient.

Allons à toi, Cornélie, tu fais ma Zétulbé, commence ton air et ton dialogue. Rappelle-toi que tu as été hier d'un froid désespérant, et qu'en débutant demain à Aix, il faut un peu *chauffer* notre nouveau public..... Allons, commence donc....

— Mais, Monsieur....

— Je m'aperçois que tu n'es pas disposée. Vous verrez, mes chers amies, que demain nous aurons terriblement d'embarras pour jouer passablement ce calife.

— Je suis faché, charmantes et divines personnes, toujours s'adressant aux douairières, que vous soyez privées d'entendre la belle voix de ma camarade Cornélie, elle enchante les oreilles par sa méthode italienne, quand elle veut se donner la peine de chanter juste, c'est la Catalani de la troupe. Pour vous dédommger, je vais vous chanter mon grand air, vous en jugerez. Ensuite je vous régalerai de mon petit rondeau, qu'il

faut que je chante en fumant ma pipe : c'est le chef-d'œuvre de Boiël-dieu. Corisandre, prête-moi donc ta grande chinoise, je ne sais ce que j'ai fait de ma belle écume de mer.

— Mais tu sais bien que je ne l'ai pas, lui répondit un des commis voyageurs.

— J'en suis désespéré, car dans ce rôle, même pour ma répétition, une grande pipe est obligée. »

Après que notre jeune fou eut fait entendre une fort belle voix, et après y avoir mis beaucoup de comique théâtral, il s'adressa au côté droit d'un air triomphant.

« Pardon, Mesdames, j'ai horri-

blement cadencé les vingt premières mesures, je vous prie de m'excuser, la fatigue et la voiture, ont beaucoup dérangé la flexibilité de ma voix; ajoutez à cela le saisissement d'être obligé de chanter en présence de tant de personnes respectables.... de tant de connaisseurs d'une oreille si.... si délicate.... qu'en vérité il faut que je sois doué d'un courage extraordinaire et.... d'un enthousiasme pour mon art auquel rien ne saurait être comparé. »

Et monsieur le vicomte plissait et déplissait un immense jabot que le hasard lui avait fait mettre ce jour là. J'espère, ajouta-t-il, que nous trouverons dans l'auguste société

autant d'indulgence et de bienveillance que d'amabilité. Et l'auguste assemblée de se pavaner d'un air de satisfaction qui semblait dire : *Oui, mon ami, nous sommes assez contens de vous.*

On annonce enfin que le dîner est servi, chacun prend sa place, mais en observant toujours la même ligne de démarcation; c'est à dire qu'il n'existait aucune espèce de mélange entre les mystificateurs et les mystifiés. Il y avait même une telle distance entre les deux *troupes*, qu'au premier aspect on aurait pu croire que l'une ou l'autre avait quelques maladies contagieuses et communicatives, connues de la se-

conde, qui s'éloignait et manifestait la plus invincible répugnance pour toute espèce de rapprochement, afin d'éviter de gagner la maladie.

Le repas fut extrêmement amusant parce que monsieur Jean avait soin de l'assaisonner par sa continuelle gaîté et par ses plaisanteries.

Quoique placé à une certaine distance, le hasard avait mis monsieur le vicomte à côté d'une des vieilles qui le trouvait fort de son goût. Elle chuchotait sans cesse avec sa voisine, et elle lui faisait observer que c'était un meurtre qu'un jeune homme comme cela fut aban-

donné avec des filles perdues. « Comment un jeune homme aussi bien que cela, disait-elle, peut-il embrasser une profession qui l'éloigne à jamais de la bonne société? Ce comédien est charmant, il a vraiment l'air, par son aisance et ses manières, d'être un homme comme il faut.

— Vous voyez bien cette jeune et jolie personne qui est à côté de moi, disait notre jeune fou à sa vieille voisine, en montrant la plus jeune des trois dames qui étaient au fond de la voiture, elle est très-jolie et elle possède tout ce qu'il faut pour devenir une personne accomplie; eh bien, c'est une jeunesse perdue! Ça veut avoir des principes, ça veut être

honnête, ça veut conserver de la pudicité dans ses actions comme dans ses manières ; et ça n'est pas du tout cela qu'il nous faut à nous autres. Elle serait très-bonne dans un couvent, mais nos planches exigent une autre conduite, un laissez faire.... enfin, un abandon qui doit entraîner, électriser le spectateur. Nous avons voulu dernièrement lui faire jouer la fausse Agnès, parce que nous voulons la produire, et c'est un beau rôle.... Bah!.... c'était à faire pitié, elle n'était nullement dans l'esprit de son personnage, pas la moindre entente dans les manières, encore moins dans l'expression de la physionomie. C'était bien une Agnès,

mais ce n'était pas celle de Destouches. C'est la fille d'une de nos camarades que nous aimons beaucoup, et nous lui portons tous le plus grand intérêt. Il y a quelque temps, nous lui avions con é le rôle d'Eugénie, de Beaumarchais, croiriez vous, Madame, et en vérité cela fait lever les épaules, croiriez vous qu'elle n'a jamais voulu paraître sur la scène comme une jeune personne enceinte. Nous avons été révoltés d'une conduite aussi scandaleuse, enfin, pour la dépayser un peu, pour lui donner ce que Voltaire appelle *le diable au corps*, nous avons voulu la marier à un jeune premier, l'Elleviou de la troupe, un comédien d'un ta-

lent distingué, que nous estimons également beaucoup, qui, je vous assure, fera un chemin très-rapide s'il continue. Quand ce jeune homme a vu de quoi il s'agissait, il n'en a pas voulu. Il me faut quelqu'un, nous a-t-il dit très-sensément, qui me seconde dans les rôles que je veux lui faire jouer, et cet enfant là ne me convient pas du tout. Nous allons être obligés de la laisser s'encroûter dans ses principes de sagesse; car elle rejette sans cesse les soins que nous prenons pour lui donner une jolie éducation. Elle s'en repentira un jour, elle reviendra de son erreur, mais il ne sera plus temps, la belle saison sera passée. En ré-

compense, sa sœur qui est à côté d'elle, est un très-joli sujet, chacun de nous s'est plu à lui donner des leçons, et elle va bien, très-bien, je puis vous assurer, et je puis vous prédire que cette jeune et charmante actrice ira loin. Vous l'avez entendue tout à l'heure lorsqu'elle répétait? Avouez qu'elle possède une voix mélodieuse! Elle danse aussi avec beaucoup de grâce, beaucoup de légèreté. Il y a quelquefois chez elle quelqu'hésitation, un peu d'embarras dans ses premières entrées en scène, cela vient de son extrême timidité, cela s'éffacera par la suite; et comme elle est très docile à nos le-

çons, nous voulons qu'elle devienne une actrice parfaite.

— Quant à ce Monsieur que vous voyez un peu plus loin, continua-t-il en montrant son précepteur, avec sa figure à l'abbé de l'Epée, c'est notre directeur. Il joue quelquefois, mais c'est mauvais, mauvais. C'est ce que nous appelons un *bouche trous*. Il ne fera jamais rien : beaucoup trop d'emphase dans sa diction, de la prétention, de l'affectation dans ses gestes, une manière toujours déclamatoire dans sa prononciation, qui gâte tout et qui tombe dans le genre du mélodrame. Du reste, c'est un très-bon homme, et tous mes cama-

rades en sont très-contens comme directeur.

— Oserai-je vous demander, Monsieur, lui dit une des vieilles, s'il y a longtemps que vous connaissez cette jeune personne qui vient de chanter? et s'il y a long-temps qu'elle joue la comédie?

— C'est un enfant de la balle *ouvrage né d'un auteur anonyme.* Sa mère était une ancienne Dugazon de la province.

— C'est singulier! elle a une ressemblance extraordinaire avec....

— C'est une illusion, Madame, et cela arrive à chaque instant. Nous autres artistes dramatiques, nous montrons notre nez sur toutes les plan-

ches, et quand on nous rencontre dans la société, on croit toujours reconnaître en nous quelques personnages importans. La mère de Lucrèce qui doit être au-dessus de son dixième lustre, est partie il y a quelques mois pour Rome, où elle doit remplir, dans la troupe du comte Demidow où elle est engagée, les rôles d'Agnès et de jeune amoureuse. »

Malgré cette explication, la vieille dame ne pouvait s'empêcher de regarder attentivement la jeune comédienne pour rire. Quelque soit ma répugnance à lui parler, disait tout bas cette dame, il faut que je m'en assure moi-même.

Notre jeune fou allait continuer,

lorsque l'on donna le signal de se lever de table. Malgré cela, il n'en fut que plus empressé à continuer de jouer le rôle qu'il s'était imposé, lorsqu'enfin il fallut, malgré lui, quitter le masque à la suite d'une aventure assez extraordinaire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE.



FIN DE LA TABLE DU 1er VOLUME.

